



**Atelier du dimanche théâtre du  
grand rond**

yaksa productionss

**2009/2010**

*Yaksa productions*

<http://yaksa.fr>

*contact marie carré*

*06.75.25.43.74*

*atelier@yaksa.fr*

## Table des matières

Les contes.....	4
La lèpre qu'on croit dormant.....	4
La grande chape rouge.....	6
Le petit Pou sait.....	9
POULE D'OR CHEZ LES TROIS ROUSSES.....	11
Princesse au petit pois.....	12
Tête d'or.....	14
L'ogre du progrès.....	16
l'échographe.....	17
Objets fantastiques.....	19
Le stylo.....	19
Noémie ou l'histoire d'une reconversion.....	21
Le gant.....	23
La triste aventure du gant solitaire :.....	24
les « gangomes ».....	25
Le carnet.....	28
le carnet Conte fantastique.....	29
bottes de 16 lieux.....	31
L'allume-cigare multifonction et la clope.....	32
JEUDI NOIR POUR STYLO NOIR.....	33
téléphone portable.....	34
sac écolo.....	37
ariane et le smartphone.....	39
Le spectateur.....	40
Le solitaire.....	40
Le grignoteur.....	42
Le ronfleur.....	42
état des lieux.....	44
Gauche ou droite,.....	45
Théâtre du grand rond.....	49
La tenture.....	51

INVENTAIRE.....	52
La malédiction de la chaise neuve .....	53
Logorallye.....	54
William Shakespeare, Le songe d'une nuit d'été.....	64
Songe d'une nuit d'été .....	65
Etant donné un mur que se passe t-il derrière ?.....	66
Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ? .....	67
Étant donné un mur, que se passe-t-il derrière ? .....	68
Etant donné le mur de la réalité, que se passe t-il derrière ?.....	69
Peau/Pierre .....	70
Peau-pierre.....	72
La peau-pierre.....	72
Ecrire .....	73
Rêver .....	74
Un sac.....	75
Rétablir la vérité.....	77
Mon sac.....	77
Rencontres en cascade .....	79

# LES CONTES

## LA LEPRE QU'ON CROIT DORMANT

Il était une fois un roi et une reine qui se désolaient de ne pas avoir de grand mal dans leur royaume ;  
Ils rêvaient d'un mal qui ferait décliner leur peuple, en effet celui-ci croissait et se multipliait et les greniers du royaume se vidaient inexorablement....

Un jour que la reine desquamait devant la cheminée, un lambeau de peau tomba sur la suie... » Je voudrai pensa- t- elle un mal qui ronge les peaux, noir comme cette cendre »....

Et le mal arriva, d'abord petit microbe inoffensif mais ses marraines se penchèrent sur lui avec 1000 dons : souffrance, Putrescence,

Misère, surenchère

Famine, orphelines,

Contagion, incubation,

Ignorance, croyances....

Plus perverse encore, une des marraines, lui promit un avenir radieux : il aurait la capacité de s'endormir pour qu'on l'oublie puis de renaître encore plus virulent.....

Le petit microbe se développa et comblait ses altesses au-delà de leurs espérances, il était plus fort que la peste noire du pays voisin, se rependait vite et décimait la population, menaçait même certains membres du palais....

Souffrances atroces, morts par milliers....

Des fuseaux horaires plus tard, il entra en léthargie....Avec lui tout le royaume s'endormit pour toujours....on l'oublia ; les clochettes qu'agitaient les malades se turent, les léproseries devinrent des palais enfouis sous la végétation, on ne savait plus certains vocables : ladrerie, lazaret, scrofuleuse....

Le règne de l'aseptise arriva et même des vaccins ;

Jusqu'à ce que....

La misère du sud enflant en vis-à-vis de la richesse du nord, d'autres maux arrivèrent dans les pays des nantis (cancer, obésité, hypertension, suicides... ) ;

Un jour un inconnu embrassa sur la bouche le beau microbe endormi, qui aussitôt se réveilla, multiplié et renforcé par des mutations et ce long sommeil ....

Il avait changé de nom, de mode opératoire

Lèpre avant, sida maintenant ;

Et l'hécatombe se poursuivait....

L'église ne pouvait laisser faire ; on déclara la lèpre maladie des pauvres, et on envoya des missionnaires ;

On déclara le sida maladie des homosexuels, des toxicos et on organisa des journées spéciales pour faire appel à la générosité.....

Quant à l'histoire du roi et de la reine qui avaient souhaité ce mal, on préféra la transformer en légende : la lèpre devint alors une belle princesse à la peau blanche comme la neige et les lèvres rouges, endormie pour 100 ans, qu'un prince réveillerait d'un baiser enchanté.....

yveline

## LA GRANDE CHAPE ROUGE

Bonsoir très chers amis, bonsoir,

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je me présente, Igor Grand Méchant Loup, en provenance directe de la Kolyma, camp de la Vichera, par vol Aeroflot AFL 781 sans escale.

Igor, fils de Sergueï Nikolaï Fedorovitch et Irina Ivanovna Grand Méchant Loup, tous deux disparus durant leur déportation sibérienne, Dieu les ait en sa sainte garde.

Le grand méchant loup donc, vous savez bien le loup, l'affreux, l'abominable, le dégueulasse, celui qui a toujours le mauvais rôle, bref celui sans lequel les contes ne seraient pas.

La raison de ma présence ce soir, le leitmotiv qui, malgré de terribles intempéries, m'a amené à traverser toute la Sainte Russie, est le juste rétablissement de la vérité historique.

A l'issue de cette conférence, Perrault, que j'ai séquestré à des fins, vous le verrez, louables, me rétablira dans mes droits et réécrit l'histoire pour qu'enfin lumière soit faite et que nul n'ignore ce que mes congénères et moi avons enduré.

Vous avez tous frémi, tremblé, voire sangloté à l'écoute du Petit Chaperon Rouge. L'image bucolique de cette petite bonne femme tout de rouge vêtue bravant le danger pour visiter sa mère-grand vous a émus aux larmes.

Quelle erreur, mes amis, quelle regrettable méprise ! Veuillez m'en croire braves gens, ce Petit Chaperon là, loin de l'enfant ingénue et prodigue que nous disent les contes, est en vérité la pire garce qu'il m'ait été donné de connaître. Perfide, fourbe, vénale et cruelle, un authentique démon ! Ouvrez grand vos oreilles, je m'en vais vous narrer sa véritable histoire.

Née à Petrozavodsk de parents tchékistes, son père appartenant en effet à la garde rapprochée de Staline, elle est plus connue sous son nom de code Grande Chape Rouge, tant elle appliqua à la lettre les préceptes de son féroce mentor.

Dès son plus jeune âge, sans état d'âme aucun, sous la néfaste influence d'une redoutable grand-mère idolâtrant le petit père des peuples et membre du bureau politique de la Tcheka puis de la Guépéou, elle n'eut de cesse d'éradiquer les loups des immenses forêts de la Grande Russie.

A cette fin, elle mit en place un terrible réseau d'impitoyables agents entièrement dévoués à sa cause et monta l'opération de sinistre mémoire enregistrée dans les tablettes du NKVD sous l'appellation 'Galette et Petit Pot de Beurre'.

Le camarade Staline, bien trop occupé par ailleurs à affamer les population d'Ukraine, lui laissa carte blanche.

Dans tous les territoires d'URSS, des cohortes de fillettes et leurs aïeules furent enrôlées et entraînées sans répit à l'éradication du loup, voire au mieux, à son asservissement.

Partout, de sales gamines encapuchonnées de rouge et équipées de matériel de communication ultra sophistiqué, relié au QG des mères-grands, se mirent à traquer les loups qu'elles attirèrent dans les forêts obscures au plus profond desquelles les attendaient des hordes de tchékistes armés jusqu'aux dents.

Dans chaque région, des milliers de paysans furent expropriés et jetés sur les routes, puis des fermes collectivistes furent réaménagées, dans lesquelles mes frères les loups, enchaînés, brutalisés, mal nourris, trimèrent sans relâche à l'extraction de graphite voué à l'écriture de contes destinés aux enfants du parti.

Moi-même ai passé quelque vingt ans dans ces infâmes goulags, avant de me faire la belle à la faveur de la visite

de Blanche Neige, encore une sale garce dont je vous dirai l'histoire un autre jour.

Jean-René Perrault, descendant de l'autre, le soi-disant grand Charles, l'écrivillon, a aujourd'hui même reconnu le bien fondé de mes réclamations et est disposé au nom de son illustre aïeul à réécrire l'histoire.

A l'heure même où je vous parle, un avis de recherche a été lancé à l'encontre du Petit Chaperon Rouge.

Mesdames, messieurs, pour la réhabilitation du loup des steppes, je lance aujourd'hui une grande souscription, à laquelle je l'espère vous participerez tous généreusement.

A l'intention de ceux qui désirent en savoir plus sur ce sanglant épisode de notre histoire, je signale également le livre et le DVD disponibles sur demande auprès de nos charmantes hôteses. Merci pour votre attention, je vous salue. Spasibo, spasibo ....Do svidania, poka.

Anne



## LE PETIT POU SAIT

Il est temps de rétablir la vérité sur un conte qui a marqué des générations d'enfants, je veux parler du « Petit Poucet ». Moi, le petit Poux, sait que toute cette histoire est fausse, c'est mon père, Pa' Poux, qui m'a raconté la vraie, celle que je vais vous révéler.

C'était pendant une période de grande famine, on avait rasé à blanc tout le champ de cheveux sur lequel vivait, heureuse, toute ma famille : les Poux. Une réunion d'urgence eut lieu au sommet du crâne, afin de trouver une solution à la crise. Grand-Pa' Poux ouvrit la séance, avec toute sa sagesse il expliqua la situation et en vint à la triste conclusion qu'il fallait se débarrasser des plus jeunes Poux en les envoyant voir ailleurs s'ils y étaient.

Les jeunots furent tout excités à l'idée de se voir autre part. Ils fantasmaient sur ce qu'ils allaient trouver : Seraient-ils plus forts, plus beaux, plus intelligents ou les trois en même temps ? Seul Petit Poux, mon ancêtre, ne fut pas emballé par cette décision, il soupçonnait l'aïeul de les prendre pour des puces de planchers qui, c'est bien connu, sont bêtes comme leurs pieds. L'expédition était prévue pour le lendemain et tous ces frères se couchèrent tôt pour être en forme pour le grand départ. Mais lui ne ferma pas l'œil de la nuit, trop préoccupé à échafauder des plans pour ne pas quitter sa famille. Il essaya de faire repousser les cheveux avec une lotion que lui avait préparé une tante qui vivait sur la tête d'une sorcière, mais rien ne repoussa, la lotion devait être périmée. Désespéré, il allait avaler ce breuvage et en finir une fois pour toute avec cette vie de misère, quand il reconsidéra la situation et ne la trouva pas si mauvaise. En effet, malgré l'amour qu'il portait pour sa mère, il avait toujours eu envie d'aller visiter d'autres têtes humaines, pour voir si la nourriture avait le même goût qu'ici, pour découvrir les cheveux frisés et bien d'autres merveilles que la nature réserve aux

aventuriers. Il se dit même qu'il pourrait trouver de nouveaux territoires pour tout sa famille. Cherchant un moyen pour marquer la route afin de faciliter leur retour, son regard tomba sur une grappe de lentes et la solution lui parut évidente. Satisfait de sa trouvaille, il s'endormit à poings fermés.

Après des jours de marches et de sauts sans rien de nouveau, ils se découragèrent et ne voulurent plus avancer. Petit Poux les embrouilla en leur dévoilant que la vraie raison de ce voyage était la survie de la famille. Ils le crurent tous car il avait une âme de dramaturge et plusieurs d'entre eux fondirent en sanglots.

Ils allaient mourir de faim et d'épuisement quand leur terre promise leur apparut. Ce fut en fait un ensemble de territoires vierges, prêts à être colonisés. Ils avaient échoués dans une école maternelle !

Une fois remis en forme, Petit Poux retrouva son chemin et ramena le reste de la famille.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup de lentes.

malib

## POULE D'OR CHEZ LES TROIS ROUSSES

Poule d'or était une chienne ainsi surnommée car elle avait une couleur jaune d'or et qu'elle était très peureuse. Un jour où elle ne trouvait rien à manger, elle prit son courage à deux pattes et escalada le portail de ses propriétaires pour aller chercher sa pitance dans le bois attenant à sa maison. Elle ne trouva rien à se mettre sous la dent. Elle arriva dans une clairière où se trouvait une petite bicoque en bois. Elle brava sa peur et entra dans la bicoque, son cœur battant la chamade. A sa grande surprise, la table était mise avec trois couverts fumant et sentant l'aïoli. Jamais ses maîtres ne lui en avaient donné et elle était curieuse de goûter à la morue. Elle goûta la première assiette mais elle se brûla car celle-ci était brûlante. Elle essaya la deuxième et s'en poulécha les babines. Poule d'or déjà se forgea une félicité qui la fit pleurer de tendresse. Elle passa à la troisième assiette et la liquida littéralement. Ne pouvant résister, elle revint vers la première et la mangea en entier. Bien repue, elle monta à l'étage le plus doucement possible, s'allongea sur le plus petit des trois lits et s'endormit.

Un bruit la réveilla et elle se cacha sous les draps. En bas, trois filles, une toute jeune, une adolescente et la troisième adulte, poussaient les hauts cris devant ce vol d'aïoli. L'adolescente était la plus virulente. La plus âgée eut une intuition et monta à l'étage : elle enleva les draps du petit lit et y découvrit Poule d'or, terrifiée. La grande la prit par le col et descendit en disant : « Regardez, voilà sans doute la coupable ». Poule d'or s'aperçut alors que les trois filles étaient rousses.

La grande rousse lui tint à peu près ce langage : « Que peux-tu faire pour réparer tes méfaits? ». Le cœur de Poule d'or s'emballa et elle bafouilla ces quelques mots : « Vous savez, je peux me faire vomir et rendre ce qui vous appartient ». L'adolescente réprima un haut-le-

cœur d'autant que Poule d'or se mettait une patte dans la gueule, joignant l'acte à la parole. La grande rousse lui ôta la patte de la gueule et la foudroya du regard. « J'ai peut-être une idée » dit-elle. Tu pourrais venir chasser avec nous le lapin dans les terriers ». Mais la petite rousse prit la chienne dans ses bras autant que dans son cœur et dit : « Oui, c'est pas grave, en plus j'aime pas l'aïoli! ». Mais l'haleine de la chienne l'indisposa à tel point qu'elle la lâcha sur le sol. La chienne dit aux rouses : « Je le ferai certes avec joie, mais je ne sais chasser que les chats! ». La grande rousse dit alors aux deux autres : « Reposez-vous, je me charge de lui apprendre... ». Et elle partit avec la chienne. Elle la ramena chez ses maîtres quand Poule d'or lui dit qu'elle s'était perdue. La grande rousse avait bien vu que Poule d'or était terrorisée et ne voulait pas en rajouter. Poule d'or avait fait chou blanc chez les trois rouses.

Vincent

## PRINCESSE AU PETIT POIS

Cette garce de princesse au petit pois ! Enfin, quand je dis princesse... Ce n'est pas parce que son escroc de père nous a racheté notre royaume que ça fait d'elle une princesse. On était dans le même pensionnat, elle et moi. On m'y faisait bien sentir que j'y étais par charité, mais, bon, ça faisait cinq siècle que toutes les filles de la famille allait au pensionnat Ste Reinette, je n'allais pas briser la tradition.

Bref, la future Miss Petit pois était ma voisin de chambrée. Et cette parvenue, avide de traditions royales était prête à croire tout ce que je pouvais lui dire. Et je ne m'en privais pas. De l'embrassage de crapauds à la piqûre par rouet, je me suis bien amusée.

Cette nuit-là, une autre de ces chipies parvenues avait dû me mettre un caillou sous le matelas. Elles étaient toutes jalouses de ma vraie noblesse. Je sentais une gêne, je me tournais et retournais. Miss Petit pois fini par allumer et me demander ce que j'avais, avec ses manières de Ste Nitouche habituelles. J'eus alors ce que je pensais être un éclair de génie. Je pris une petite bille verte que j'avais ramassée plus tôt, dans la cour. Je fis mine de chercher sous le matelas (délogeant discrètement le gros caillou qui s'y trouvait) et lui montra la petite bille : « tu vois, c'est un petit pois qui me gênait », je lui dis, « comme toutes les vraies princesses, je suis très sensible. Il aurait pu y avoir vingt matelas, c'aurait été pareil. Je n'aurais pas pu dormir. C'est à ça qu'on reconnaît les princesses de sang. »

Elle ne dit rien sur le moment, et je m'endormis assez satisfaite de l'avoir une fois de plus mouchée, cette m'as-tu-vu. Sauf que, quelques mois après notre sortie du pensionnat, je commençais à entendre cette fichue histoire. Miss Petit pois aurait prouvé qu'elle était une vraie princesse en étant gênée par un petit pois placé sous vingt matelas. Et le prince d'Andorre-Toijelevu qui l'aurait cru ? Lui avec qui j'avais été fiancée le jour de ma naissance, il avait pris cette histoire au sérieux ? Et il l'avait épousée. Le goujat ! Je ne peux même pas réutiliser l'histoire, j'aurais l'air de plagier cette gosse de riche. Alors que la vraie princesse dans l'affaire, c'est moi !

vinca

## TETE D'OR

Je dis que c'est un conte parce qu'il m'a été conté, il y a plus de 30 ans par un de ces hommes aujourd'hui en voie de disparition et du reste décédé, un missionnaire catholique. Je l'avais rencontré dans un compartiment du train Paris-Vintimille. Il avait été missionnaire en Asie et avait séjourné pendant de longues années dans une communauté de moines bouddhistes. Dans cette communauté vivaient sept jeunes garçons au teint jaune très chaud. Pour six d'entre eux ce teint jaune tirait plutôt vers le cuivre mais le 7<sup>ème</sup> plus petit, avait un teint jaune doré. Plus étonnant encore, ses cheveux n'étaient pas bruns mais blonds comme les blés. Ce qui ne tarda pas à lui valoir le surnom de Tête d'Or. Après plusieurs années successives de sécheresse, le riz vint à manquer et la communauté des moines dut se réunir un jour, pour savoir comment faire face à cette pénurie. Ils décidèrent le soir même d'aller perdre les garçons dans la forêt d'Angkor. Mais Tête d'Or, qui, compte tenu de sa petite taille n'avait pas de mal à se dissimuler derrière les têtes de Bouddha qui peuplaient le monastère avait tout entendu. Il ne lui restait pas beaucoup de temps pour élaborer une parade, la mise en œuvre du funeste plan était imminente. Il remplirait donc ses poches avec les grains de riz qui leur seraient servis au cours du dernier repas. Il avait entendu que les moines avaient eu du mal à se résoudre à son départ et qu'ils seraient heureux de son retour. A la nuit tombée, lorsque les 7 garçons furent emmenés dans la forêt, Tête d'Or se plaça en dernière position et sema consciencieusement les grains de riz, il n'était pas peu fier de voir que ses grains blancs luisaient sous l'éclat de la pleine lune. La file avançait d'un bon pas, il était confiant, ses réserves seraient suffisantes et il saurait retrouver son chemin

avant le lever du jour. Ils marchaient depuis une bonne heure déjà, un murmure venu de l'avant annonça que le moine qui les guidait avait soudain disparu. La panique gagna la colonne qui s'arrêta et se regroupa en cercle. Ils durent se rendre à l'évidence, ils étaient perdus dans cette jungle aux bruits étranges. Tête d'or plein d'espoir, tenta de les rassurer en leur révélant qu'il avait repéré le chemin avec des grains de riz. Ils reprirent rapidement le chemin en sens inverse avant que le jour se lève et que les oiseaux quittent leurs nids. Mais en ces temps de disette, les aigrettes garzette qui souffraient elles aussi des faibles récoltes de riz étaient à l'affut jour et nuit et, au bout de quelques mètres, il n'y avait plus trace de riz sur le sol. Il ne restait plus aux jeunes garçons que leurs yeux pour pleurer, ce qu'ils firent tout en continuant à avancer tant bien que mal. La clarté que répandait la lune n'était d'aucun secours pour décider des directions à prendre, à chaque fois les avis divergeaient, pourquoi à droite plutôt qu'à gauche et vice-versa, chaque prise de décision devenait dramatique. Tout à coup le son d'une guitare, d'un dgembé et d'une flûte devinrent de plus en plus perceptibles. Sans hésitation, la colonne qui s'était reformée se laissa guider par le son des instruments. Le vent semblait leur être favorable, au fur et à mesure de leur avancée, le son devenait plus clair et plus fort. Une vague appréhension s'emparait d'eux, malgré eux, car il n'y avait finalement pas d'autre choix possible. Cette musique révélait une présence humaine et quel que soit encore une fois le risque, ils ne pouvaient s'en remettre qu'à des hommes. Ils découvrirent alors un campement de tentes militaires, à travers les toiles ils aperçurent des silhouettes titubantes et bruyantes. Ils échangèrent entre eux de rapides regards qui disaient que ce n'était certainement pas le paradis mais qu'au moins ceux-là ne semblaient pas manquer de nourriture et qu'ils pourraient être, là, employés à quelques besognes. Ils avancèrent d'un pas lent, Tête d'or fermant la marche. Un soldat, sorti pour satisfaire à ses besoins naturels, observa un instant le

timide défilé et n'eut rapidement d'yeux que pour Tête d'Or. Le jour suivant, Tête d'Or fut élu mascotte de la compagnie. Bien des années plus tard, après le retrait des militaires, les moines virent un jour un homme triste au crâne dégarni, assis devant le temple. Il demandait à réintégrer la communauté des moines et disait s'appeler Tête d'Or.

Bernadette

## L'OGRE DU PROGRES

Dans ce temps là, on ne se parlait plus....

Aux urgences à l'hôpital, on ne vous demandait pas comment vous vous appeliez mais votre carte vitale ;  
Pour chercher un amoureux, on ne se frôlait plus du regard, on se dansait plus enlacés, on remplissait un questionnaire anonyme sur meetic ;  
On ne donnait plus son adresse, rue des hirondelles ou impasse Victor Hugo, mais « quidam @hot mail.com »  
Pour payer ses factures au téléphone « tapez 1 » ;  
Pour manger : mac do, même absence de goût partout dans le monde ;  
Pour chercher son chemin, on ne disait pas « pardon monsieur, savez vous ou... », On suivait une voix mécanique : « tournez à droite, attention ralentissez »  
On n'allait plus en prison, on portait un bracelet....  
On ne riait plus spontanément mais en écho à des rires préenregistrés ....

Hortense avait rencontré le gros ogre aveugle du progrès, elle suivait la même vie que tout le monde ; elle était malheureuse mais ne le savait pas....

Jusqu'au jour ou....



Dans la rue St Louis en l'île elle voulu s'acheter un bol avec le logo de Paris et son prénom....

Mais dans la culture pré formatée de l'ogre, pas de Hortense !

il y avait Sue-Helen, Jules, Mari Lou, Jackson, Cerise, Hugo, mais pas Hortense ni Eléonore....

Alors, elle décida d'entrer en résistance, en dissidence :  
Plus d'ordinateur, plus de téléphone portable, de GPS, de i pod....

Elle irait seule, au gré de sa fantaisie....

Un jour un petit marque page avec une drôle de photo attira son attention :

»Atelier d'écriture.... »

Elle poussa la porte d'un petit théâtre et entra dans un autre univers :

On y tenait des stylos ; on riait de bon cœur ; on mangeait du gâteau au chocolat fait maison ....

Les individus réunis là venaient de mondes différents, rien de formaté ; à partir d'une même consigne, parfois étrange, chacun apportait un univers unique, sensible et original....

yveline

## L'ECHOGRAPHE

Il était une fois, une Madame MAMDEMAIN qui souhaitait avoir un enfant....

Un bébé ? Facile aujourd'hui ;

La revue « parents »explique le bonheur d'acheter : des jeux éducatifs, des robots pour surveiller le sommeil, des purées vitaminées, des couches toujours sèches etc.....

Madame Mamdemain fit la connaissance de l'Echographe, grâce auquel, elle pu sélectionner le

meilleur ovule et une gamète performante, seule  
manière de fabriquer l'enfant idéal ;  
Tout de suite après la fécondation Mme Mamdemain pu  
voir les photos....  
Puis un calendrier de rencontres régulières avec  
l'Echographe ;

Grossesses multiples indésirables ? Réduction  
Maladies génétiques ? Réduction  
A elle de choisir ;  
Plutôt princesse, paillette, rose bonbon,  
Ou bien robot, ballon, train électrique et bleu ?

A chaque rendez vous la fabrication de son « Bebcheri »  
est explorée, mesurée, dominée....  
Choix des yeux  
De la couleur des cheveux ;  
Mme Mamdemain est émerveillée ;  
Avec Mr Papdemain,  
Ils dessinent  
Ils décident  
L'avenir de bebcheri qui va venir....  
Sa croissance est jalonnée :  
Millimétrées les petites menottes,  
Dessinée la bouche ronde et les oreilles ourlées ;

La machine Echographe indique :  
Les sorties quotidiennes  
Le menu hebdomadaire  
La musique nocturne et diurne  
Le cheque mensuel....

Mme Mamdemain , à chaque rendez vous, croise  
d'autres gestatrices au regard émerveillé, au ventre  
arrondi , elles aussi, sous surveillance.  
La machine mesure les incidences du choix du prénom  
sur l'équilibre de Bebcheri ;  
Mesure le cerveau en genèse ;

Pour l'avenir, ils ont décidé : astrophysicien, mathématicien, chirurgien ?

Dans une clinique feutrée, en ligne directe sur l'écran numérique est venu au monde le bébé unique, celui que Mamdemain a plus vu en image que senti dans son ventre ;

Bebchéri, le beau Paolo, semblable à Hugo, Malo, Enzo, Mateo....

Promis aux mêmes brillants avenir

Avec les mêmes physiques,

D'identiques caractéristiques,

Grandiront dans un monde équilibré, formaté, par l'Echographie brevetée.

yveline

## OBJETS FANTASTIQUES

### LE STYLO

Marcel était peintre depuis vingt ans mais ne parvenait pas à vivre de son art. Un jour où il voulait prendre quelques notes sur son calepin, il s'aperçut qu'il n'avait plus de stylo. Il sortit en acheter dans la froidure de février. Ce jour-là il neigeait et un fort brouillard l'emmitouflait. Il choisit un lot de trois stylos à encre noire.

Rentré chez lui, il constata que deux des trois stylos n'écrivaient pas, il prit donc le troisième et nota ses idées sur son calepin.

Le samedi arrivé, il joua au loto comme toutes les semaines en cochant les numéros avec son nouveau stylo. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit

qu'il avait gagné la cagnotte de dix millions d'euros! Il se dit que ce stylo lui avait porté chance. Il pouvait désormais peindre tout le jour sans avoir à travailler à côté.

Le lendemain, il pensa à ce qu'il pouvait faire de cet argent et décida de partir en voyage. Ce jour-là, Marcel n'arriva pas à peindre le moindre coup de pinceau. Il mit ça sur le compte de l'excitation et choisit sa destination : il partirait pour l'Indonésie.

Arrivé là-bas, il choisit un hôtel et dormit pour récupérer du décalage horaire. Durant son séjour, il écrivit sur son calepin mais n'arriva pas à esquisser le moindre dessin.

Il rentra chez lui, à Bordeaux. Comme toujours, Marcel joua au loto et, en cochant les numéros, il eut comme une intuition : il pensait qu'il allait gagner à nouveau. Il était très fébrile au moment du tirage et, une nouvelle fois, il gagna mais moins que la fois dernière : un million d'euros. Il était conforté dans sa décision de ne se consacrer qu'à la peinture. Mais, alors que les idées lui venaient en trombe et qu'il notait tout sur son calepin avec son stylo noir il fut incapable de passer à la peinture. Marcel regarda son stylo et commença à être gagné par une peur mêlée de fascination.

Il se dit qu'il valait mieux déménager son atelier ailleurs et partit pour Paris. La fois d'après où il joua au loto, il alla acheter un autre stylo puis remplit deux grilles : l'une avec ce stylo mystérieux et l'autre avec son nouveau stylo. Il gagna et, comme il s'y attendait, c'est la grille remplie par le stylo mystérieux qui fut gagnante : il toucha la somme de 200 000 euros.

Marcel était extrêmement préoccupé : manifestement, ce stylo avait le pouvoir de le faire gagner au loto mais il gagnait de moins en moins. « Qu'importe, se dit-il, j'ai déjà gagné une somme rondelette ». Mais il s'inquiétait pour sa peinture : il n'arrivait plus à peindre. Il se résolut à jeter ce stylo qui, selon lui, était responsable de sa fortune mais aussi de son incapacité à peindre. Il le jeta dans une poubelle et guetta le passage des éboueurs pour être sûr d'en être débarrassé.

Comme il le craignait, il n'arriva pas à peindre, ni ce jour-là, ni les suivants. Pire : en regardant son dernier relevé de compte, il vit qu'il était à découvert. Il fit ses comptes en tremblant et constata qu'il lui manquait la somme de onze millions et deux cent mille euros. Il était donc perclus de dettes et incapable de peindre. Il prit le premier avion pour Bordeaux et se rua au magasin où il avait acheté le stylo magique et acheta tous les lots de stylos. Il rentra chez lui et les essaya tous sur les grilles de loto : aucune n'était gagnante. Le lendemain, les huissiers étaient à sa porte. Sans pouvoir faire un geste, il les laissa tout emporter, notamment ses tableaux. Il était dans un état second, voire troisième et resta debout, immobile pendant trois heures à se demander que faire. Une chose, pour lui, était sûre : ce stylo était un stylo maléfique.

Il sortit de chez lui, se dirigea vers le Pont neuf, contempla la Seine, la fixa, hésita et se jeta du haut du pont.

Vincent

## **NOEMIE OU L'HISTOIRE D'UNE RECONVERSION.**

Il était une fois dans une immense cité très très moderne et glaciale au sein de laquelle les êtres se sentaient très très anonymes et solitaires, un tout petit bonhomme très très malheureux qui venait de se faire larguer par sa copine.

Qui me réchauffera d'un très très joli sourire à présent ?  
A qui raconterai-je mes très très longues journées et qui donc partagera mes joies et mes peines ?

Très très abattu par ce retour imposé à la case très très seul et qui plus est très très chômeur, ce qui n'arrangeait

rien, il faut bien le dire, il décida de se remuer très très vite les fesses pour que tourne la chance.

Il avala deux extas très très forts et sortit de chez lui car les très très bonnes idées ne lui venaient qu'en marchant.

C'est en longeant une très très longue allée jalonnée de parcmètres qu'il eut une très très soudaine intuition. En poussant et tirant tour à tour très très fort, il parvint à desceller un horodateur qu'il transporta jusqu'à son neuvième étage sans ascenseur. Très très essoufflé, il déposa l'appareil au beau milieu de son très très petit salon et procéda à quelques arrangements très très personnels.

Une magnifique perruque tout d'abord, puis deux bras articulés, de très très faux cils bien longs et un très très joli O tout rond pour sourire firent l'affaire. A l'emplacement où sont communément collectées les pièces, il plaça en guise de cœur une magnifique boîte à rythmes qui battait très très fort la chamade.

Un gars très très débrouillard de ses connaissances fut sollicité pour la bande son et il fit acquisition aux puces à prix très très raisonnable d'un détecteur de présence.

Enfin sous le coup d'une inspiration très très inattendue, il décida que l'horodateur se nommerait dorénavant Noémie ce qui, vous en conviendrez, donna immédiatement la petite touche très très intimiste qui manquait.

Depuis le tout petit bonhomme est très très heureux, tant il est accueilli par des 'bonsoir mon chéri, as-tu passé une bonne journée mon cœur' et toutes ces sortes d'attentions très très amoureuses que ne manque de lui prodiguer Noémie dès qu'il franchit le seuil de sa porte.

Ses amis, très très intéressés par la douce Noémie lui rendent très très souvent visite et de son statut de très très chômeur sans indemnités, il est passé à celui de chef d'entreprise très très sollicité tant sa Noémie fait l'objet de commandes de la part d'autres petits bonhommes très très tristes et esseulés de par le monde.

Il a peaufiné en travaillant très très dur un nouveau prototype baptisé Natacha, parlant couramment le russe, et un autre modèle encore, Naïma, avec option danse orientale intégrée qu'il projette de présenter très très prochainement au Salon des Arts Ménagers de Dubai.

Toutes trois s'entendent à merveille, son très très petit chez lui est devenu un véritable paradis. Parfois cependant, il surprend entre ses trois belles comme de très très discrets conciliabules qui cessent net dès qu'il apparaît...

Puis, un soir pluvieux de novembre, comme il passe le seuil, rien ! Pas un mot ! Seul un très très étrange silence !

Sur la table basse, un petit mot très très court, griffonné à la hâte.....

'Marre de rester à la maison, c'était plus possible.... Parties vivre notre vie très très loin d'ici, sans rancune, baisers'. Les 3 N.

anne

## LE GANT.

Le gant est inanimé.

Comme une pieuvre sans vie échouée sur la grève....

Une masse noire un peu rêche, un peu douce ; on n'ose pas y toucher.

Au centre un corps flaque avec des creux et des bosses, qui garde peut être un souffle de la main qui l'habitait. A l'extrémité un mur clôture cette coupe vide : Petits canaux parallèles, souples et fermes. A eux seuls ils donnent un peu de tenue à l'ensemble avachi.

A l'autre extrémité 5 tubes : aplatis, informes semble t il, mais chacun a une vie propre ; de légères saccades animent 2 ou 3 de ces appendices, l'ensemble vise une

même direction, à l'exact opposé du mur régulier et immobile.

Les doigts, raisonnables tirent ensemble sauf le plus petit, le pouce qui marque son autonomie à gauche ; l'auriculaire suit mais il se gondole !

Quand il est habité un gant ça réchauffe, ça caresse, ça bouge, mais ça n'a pas d'âme propre ; ça suit....

Quand il est abandonné comme une pieuvre sans vie c'est traversé de mouvements contradictoires et souterrains ; Pour qui sait l'observer, c'est un monde avec ses plaines, ses limites et ses désirs d'émancipation.

## **LA TRISTE AVENTURE DU GANT SOLITAIRE :**

Il gisait, seul ;

Triste, solitaire....

De toute son âme, il appelait son alter ego....

V'la qu'il allait rejouer le banquet de Platon !

A la seule différence, c'est que lui, il avait déjà connu le bonheur d'être 2, ce sentiment de complétude avec l'Autre ;

Comment cela était arrivé, il ne le savait pas....un court moment d'intention et son existence était devenue un désert aride....

D'autres vieillissaient ensemble ;

Autrefois, alors qu'ils formaient une paire, ils s'étaient attendris devant un très vieux couple : fatigués, usés, ils avaient tant partagé que chacun avait le même trou, au même endroit, sur l'annuaire.

Les souvenirs de cette époque heureuse le harcelaient : Comment, jeunes, orgueilleux de la douceur de leur corps de laine, ils s'étaient moqués d'un couple rugueux, crevassé, à la peau dure qui vivait au jardin....



Abandonné sur l'étagère du vestiaire, délaissé, il se sent vieillir, devenir amer.

Personne ne veut plus l'aider. Les autres avaient abandonné trop vite les recherches ; au début, on y avait cru, on avait cherché dans les poches, les sacs, même dans les sacoches du vélo ; on avait téléphoné aux objets perdus....

Puis on l'avait posé là....oublié !

Le pire c'est qu'avec l'abandon du compagnon de toujours était venu l'abandon des Mains....Ce plein qui les habitait, qu'ils réchauffaient, auxquelles ils obéissaient au doigt et au pouce !

Séparé, exilé, posé là en quarantaine.

Il avait compris ce qui allait se passer quand il vit arriver une autre paire :

Des pimbêches roses, en mohair, superficielles, qui frimaient sans un regard pour lui....

Compris qu'il finirait au rebut, avec d'autres eseuilés : chaussettes, collants filés, serviettes dépareillées, tee shirt démodés ou tachés....

Ironie suprême, il servirait peut être a faire briller des chaussures cirées, qui elles, finissaient toujours par vieillir ensemble !

yveline

## LES « GANGOMES »

Dehors, il gelait fort....

La douce chaleur du feu dans la cheminée nous engourdisait.

La nuit s'avançait et nous nous étions relaté nos espoirs, nos amours....

Mon ami après un silence feutré me confiât soudain qu'il n'avait plus d'avenir....

Cela avait débuté lors d'un trek au Maroc :

Avec quelques copains ils étaient partis pour le Toubkal ;  
Il faisait plus froid que prévu et ils achetèrent à Marrakech des vêtements chauds ;

Ils avaient eu quelques difficultés pour trouver des gants, normal au sud du Maroc...Finalement ils dénichèrent un artisan dans une échoppe du souk, qui leur vendit à chacun une paire, très ordinaire, probablement acrylique mais chaude....

Sur la place Djemaa el Fnaa, ils avaient observé les charmeurs de serpents, s'étaient fait faire des tatouages au henné et une vieille femme leur avait lu les lignes de la main.

La randonnée s'était bien déroulée, ils marchaient tous au même rythme et les paysages étaient splendides ; Effectivement il faisait froid au sommet et ils furent heureux d'avoir prévu ces derniers équipements....

Au retour à Marrakech, une partie du groupe poursuivit la ballade dans la vallée du Draa ;

« J'étais seul » me dit mon ami »avant mon avion, j'ai fait un dernier tour sur celle place si animée. »

« La vieille femme qui m'avait prédit mon avenir- sans doute en souvenir du généreux bakchich que je lui avais laissé- me prit à nouveau ma main, regarda la paume et se mit à hurler ! Elle criait en arabe, refusant de traduire.... »

« Je regardais alors l'intérieur de mes mains : unies ! Pas un sillon ! Regarde je n'ai plus de ligne de vie, ma ligne de chance qu'elle avait trouvé longue est effacée !

« Pour moi maintenant le futur ne veut rien dire, j'ai banni de mon vocabulaire plein de mots comme pessimiste, optimiste etc.....Si je fais une promesse pour demain, cela n'a aucun sens.... »

« Je ne comprenais pas ce qui avait provoqué cet effacement. »

» Lundi dernier Gérard est venu ici, il faisait parti de ce voyage au Maroc ; Tu sais qu'il est né dit- il sous une bonne étoile, et bien, pour lui aussi, plus de bonne destiné ou d'avenir radieux....Il a les paumes douces mais muettes, lisses, le blanc total, elles ne révéleront plus rien » ;

« Il est venu car il recherche les compagnons de ce trek au Toubkal ; il m'a confié que tous vivent sans avenir : »

« Roger est devenu délinquant, puisque sans futur, il ne peut pas être jugé ; plus de fatalité ! »

« Paul déprime, la vie sans espérance ne vaut plus le coup d'être vécue...L'éternité dans le moment présent, très peu pour lui. »

« Seul Amir est resté semblable à lui-même, lui qui nous avais invités a cette aventure sur la terre des ses ancêtres. »

« Alors nous avons fait des suppositions, des hypothèses : être sur cette terre, proche de son passé a préservé son avenir, nous avons même pensé, je te l'avoue, à une machination des arabes contre l'ancien colonisateur.... »

« Soudain le vérité nous a aveuglés : Amir qui avait grimpé là haut avec de simples tennis, en pull, il n'avait pas utilisé les gants ! »

« Ce devait être le contact avec ces gants qui avait effacé les lignes de nos mains et supprimé le goût des lendemains et tout leurs possibles, des angoisses et des espoirs..... »

« Mon ami, donne moi ta main, tout a l'heure ce sont ces gants que je t'ai prêtés quand nous avons fendu ce bois....Il fallait vérifier »

yveline

## LE CARNET

La surface du carnet est plane, douce, souvent glacé, parfois coloré. Un rectangle en paysage ou en portrait rétrécit, allongé, façonné dans les grands arbres des forêts. Emprisonnés entre deux surfaces, des feuilles aux nombres changeants, articulées par une spirale, collées par une tranche, ne peuvent plus s'envoler.

Lignes d'écoliers, lignes simples d'écrivain, invisibles pour le dessin, s'emplissent, se déchirent, se gribouillent, s'illuminent, posées au creux de la main, feuilletées par la droite, maintenues par la gauche, calées sur les genoux, cachées sous l'oreiller. Il s'échange sous des doigts curieux, se cache des yeux indiscrets.

Elles attendaient sous les couvertures, serrées les unes contre les autres, l'heure du réveil. La pièce était sombre, des courants d'air s'infiltraient entre leurs corps. Des soubresauts les empêchaient de dormir, soulevaient parfois l'extrémité des couvertures qu'elles s'empressaient de remettre en place. Elles étaient

sœurs, embarquées dans un long voyage dont elles ne connaissaient pas la destination. Le voyage avait débuté la veille. On les avait regardées sous tous les angles, devant, derrière, les unes après les autres, tournées et retournées. Elles étaient inséparables, il fallait les prendre toutes ou rien du tout. Elle les avait adoptées par une caresse sur la couverture qui les réchauffait ;

fabienne

## LE CARNET CONTE FANTASTIQUE

C'était un samedi. Il pleuvait au dehors. Elle était seule et décida de passer la journée à écrire cette histoire qui lui trottait dans la tête depuis quelques mois. Elle s'installa dans le fauteuil le carnet acheté la veille posé sur les genoux et commença la première phrase qu'elle barra immédiatement. Recommença, ratura et ainsi toute la journée. Au soir, les pages du carnet ressemblaient à un champ de bataille. Seule une phrase échappa au massacre. Le carnet refermé, jeté sur la table de dépit, elle se coucha, morose, insatisfaite. Le sommeil peu à peu l'enveloppa, la tête s'engourdit tandis que le cerveau lança des mots, des idées et quelques phrases. Vite, elle se releva avant de les oublier, les nota dans le carnet avant de se recoucher. Au petit matin de nouveau, une phrase la réveilla. Toute la journée elle attendit avec impatience l'heure de se coucher, si propice à son inspiration. Elle alla au lit, son carnet à la main et ajouta quelques phrases, banales, tournant autour de l'idée sans trouver le mot juste. Il arriva avec la somnolence, elle ralluma la lumière pour l'inscrire. Vers trois heures, mécaniquement, les doigts

inscrivirent des mots. Le lendemain, elle lut sa production de la nuit, un sourire se dessina, elle était fière d'elle, tout se mettait en place lorsqu'elle fermait les yeux. Elle décida de laisser les volets fermés et de ne pas partir travailler, pour ne pas laisser échapper cette inspiration si convoitée. La journée se ponctua de siestes et d'écriture, les pages du carnet se remplissaient. Le fil de l'histoire se tissait peu à peu. Elle se réveillait maintenant cinq, six fois par nuit. AU petit matin elle était trop fatiguée pour se lever et sortir. Ses forces diminuaient mais l'histoire se formait, il lui fallait continuer. Elle ne quittait plus son lit, tout son corps était engourdi, la main prenait le stylo, écrivait, elle était comme hypnotisée. Depuis combien de temps n'avait-elle pas mangé ? Le début de la semaine sans doute, dans ce petit restaurant face à la papèterie où elle avait acheté le carnet. Elle le regarda, il était rempli aux trois quarts de l'histoire dont elle avait toujours voulu poser les mots, celle qu'elle avait au fond d'elle, son histoire. Elle avait écrit toutes les années passées, la naissance, le choix de son prénom, son enfance, ses enfants et ses déceptions. Il ne lui restait que quelques étapes à franchir avant de se retrouver, elle, à l'âge d'aujourd'hui. Cela pouvait attendre, elle avait tout le temps pour ces derniers chapitres. Elle voulut lever la couverture qui lui sembla peser une tonne. Sa main, blanche, presque transparente, laissait découvrir des veines bleues pâle sous la peau fripée. Un bras décharné apparut, ses jambes faibles pouvaient à peine se soulever. L'effort la fatigua, l'emporta dans une léthargie qui combla d'aise le carnet nourrit des derniers mots. Quelques pages, il ne restait que quelques pages. Elle pouvait résister, s'en persuadait dans le brouillard comateux qui l'enveloppait. Le rythme de l'écriture devint frénétique, le carnet tournait ses pages à la volée, glouton, dévoreur des derniers souvenirs de vie. Il la laissa exsangue, vidée, sur l'avant dernière page. Lui laissa un répit. Elle s'endormit. Les pages repassèrent les unes après les autres, jusqu'à la dernière, encore vide, aussi blanche

qu'elle. Il la réveilla, au toucher de sa couverture glacée et emprisonna son dernier souffle de vie.

Fabienne Savarit

## BOTTES DE 16 LIEUX

Hervé était chef de chantier, une bonne place, un bon salaire, une belle auto. Mais Hervé, à trente-trois ans, n'avait jamais voyagé et ne connaissait aucune langue étrangère, à part l'anglais qu'il apprenait avec des CD, dans son auto, en rentrant du boulot. Un jour, alors qu'il était arrivé en avance sur un chantier, il vit une paire de bottes vertes en caoutchouc et se dit qu'elles pourraient être pratiques pour aller aux champignons, après une bonne pluie. Il les rangea donc dans sa voiture et n'y pensa plus en abattant le travail comme d'habitude. Alors qu'il rentrait chez lui, le soir, les bottes se mirent à lui parler : « Dis donc, coco, tu sais que t'as gagné le pompon avec nous? ». Hervé pensa un instant qu'il entendait des voix mais répondit pourtant : « Quel pompon?

- Nous sommes des bottes de seize lieues
- Seize? Je croyais qu'il n'en existait que de sept lieues...
- Non, ça c'est pour les gogos qui croient aux contes de fées. Avec nous, en deux pas, t'es en Italie.
- Je parle pas italien...

- Avec nous à tes pieds, tu parles direct la langue du pays où t'arrives. Mais t'es obligé de nous garder à tes pieds. »

Hervé pila net et mit les bottes. En deux pas, il se trouva dans une grande artère italienne, nu comme un ver avec seulement les bottes à ses pieds.

Les carabinieri ne mirent que trois minutes à arriver et l'embarquèrent pour attentat à la pudeur. Au commissariat, on lui enleva les bottes malgré ses cris et il fut mis en garde à vue quand il eut raconté à une traductrice son histoire abracadabrantesque. Il entendait de sa cellule les carabinieri qui riaient à perdre haleine.

Hervé sut dès lors qu'il avait peu de chances de s'en sortir : pas de papiers, pas d'argent, il allait perdre son boulot, sa maison, son auto. « Cela fait cher le voyage » pensa-t-il. Et après toute cette histoire, il restait très zen, Hervé. Il jura, mais un peu tard, de ne plus écouter les objets parlants.

Vincent

## L'ALLUME-CIGARE MULTIFONCTION ET LA CLOPE

Gérard était fier de sa voiture, il l'aimait plus que tout être au monde et l'avait équipé des derniers gadgets à la mode : le repérage intégré de places de parking libre, le changeur instantané de la couleur de la carrosserie, le modulateur aléatoire de plaque d'immatriculation après flash, et bien d'autres encore, dont il n'avait pas bien compris le fonctionnement mais qui, il en était sûr, lui seraient très utiles.

Au moment où commence notre histoire, Gérard vient d'installer un allume-cigare multifonction dernier cri. Celui-ci permet, outre de s'allumer ses cigarettes et recharger son portable, de pouvoir aspirer la voiture en temps réel (miettes, papiers et autres détritiques disparaissant sitôt tomber au sol). Il peut aussi servir de four à pain avec une option croissant intégrée, ainsi que



d'une machine à pop corn (à n'utiliser que quand l'automobile est vide, pour profiter de tout son espace), et toute une série d'autres applications que nous passerons ici (voir sur [www.acheteren'importequoimaisacheterquandmême.com](http://www.acheteren'importequoimaisacheterquandmême.com))

Il était heureux comme un prince, il n'avait, pour l'instant, plus besoin de rien, ni de personne. De toute façon il avait déjà rompu toute relation avec d'autres humains, ne parlant plus qu'à son véhicule avec l'option « cause toujours ». Il eu envie de fêter sa dernière acquisition en se grillant une cigarette.

Elle était là, seule et dernière cigarette d'un paquet où elle avait été entassée avec ses vingt quatre sœurs. Elle attendait ce grand moment où elle allait rencontrer la flamme de sa vie, cet instant donc il paraît que l'on ne revient pas. Elle avait peur certes, mais elle savait que c'était son destin. Sa mère, la feuille de tabac, l'avait préparée à ce passage difficile mais nécessaire à la survie des buralistes.

Notre automobiliste l'attrapa encore tremblante au fond de sa niche, la porta à sa bouche et appuya sur la touche cigarette de son dernier joujou. Ne voyant rien se passer, il s'inquiéta, essaya les autres gadgets mais ils fonctionnaient à merveille. Énervé comme jamais, il jeta par la fenêtre la clope qui fut écrasée par un énorme camion.

Elle ne connut jamais les feux de l'amour. Quand à lui, il se jura de ne plus acheter que des objets à usage unique.

malib

**JEUDI NOIR POUR STYLO NOIR**

Jusqu'à ce jeudi 14 octobre, ce jeudi noir, il avait été très heureux, il s'était épanoui au contact de Matthieu. Mais, ce jeudi noir, Matthieu l'avait délaissé, écarté. Pourtant, il pensait avoir été aux petits soins avec Matthieu. Il répondait toujours présent quand il avait besoin de lui. D'ailleurs, il ne s'en séparait jamais. Jusqu'à ce maudit jeudi d'automne.

Il pouvait cependant le comprendre car il marquait, encore une semaine auparavant, des signes d'impuissance. Mais il avait fait tout son possible, malgré cela, pour le combler et lui donner du plaisir. En retour, il recevait la chaleur des mains de Matthieu.

Son sort était en quelque sorte fatal, c'était écrit. Un autre avait pris sa place, un beau brun, plus grand que lui, plus costaud et pour lequel Matthieu avait fait des frais.

Désormais, il était recalé, mis de côté mais pourtant pas abandonné. Il vivait toujours dans l'appartement de Matthieu et pouvait le voir cajoler le corps de son rival sans pouvoir intervenir. Il aurait voulu crier mais ça lui était impossible. Il ne pouvait même pas pleurer, il était au-delà des larmes.

Son rival avait un autre argument de taille : il pouvait se recharger, ce dont lui n'était pas capable. Il pouvait se l'avouer, maintenant : sa chance était passée et rien ne serait plus jamais comme avant, quand il était le stylo officiel de Matthieu.

Il ne pouvait plus se regarder dans la glace : il ne voulait pas voir sa propre bille.

vincent

## **TELEPHONE PORTABLE**

Dès que ses finances l'avaient permis, il avait acheté un téléphone portable. Il en avait changé depuis tous les six mois, pour suivre les progrès techniques. Il s'était connecté à Internet dès les premiers temps. Il en était à la connection 100 Mbits/s. Mais, surtout, portable

comme ordinateurs étaient toujours branchés, connectés, disponibles. Son annuaire comptait près de mille numéros. Son profil Facebook lui indiquait plus de 10000 amis.

Lorsqu'il sorti le téléphone – télé – Internet – GPS, c'est peu dire qu'il n'hésita pas longtemps. Il fit la queue dès l'avant-veille au magasin, pour être le premier à acquérir l'engin qui lui permettrait enfin d'être connecté tout le temps, partout. Son nouvel appareil ne le quitta plus et il se débarrassa des autres, devenus inutiles. Il répondait aux mails, envoyait des textos, tchatait, téléphonait même, en tous lieux et toutes circonstances. C'était magique. Il se sentait enfin exister, joignable, vivant. De fait, il fallait souvent mieux lui téléphoner qu'essayer d'avoir un tête à tête avec lui.

Mais, un jours, son téléphone – télé – Internet – GPS tomba en panne. Un message sibyllin à l'écran, plus moyen de rien faire. Il tenta de retourner au magasin, mais à l'endroit où il se souvenait nettement avoir acheté cette petite merveille, rien qu'un vieux mur de briques, sans trace qu'un commerce ait pu s'y trouver quelques mois plus tôt. Il tenta de trouver d'autres revendeurs de la marque, de trouver le site web de cette marque, un siège social... Rien. Il y passa le week-end, nuit et jour, sans succès. Le lundi matin, il se leva – tard, il n'avait plus non plus de réveil du coup – et parti travailler.

Il failli se prendre les portes coulissantes automatiques à l'entrée du métro. Elles ne semblaient pas marcher. Il se glissa quand elles finirent par s'ouvrir, au passage de quelqu'un d'autre. Aux tourniquets, sa carte non plus ne marcha pas – un de ces jours-là, se dit-il, où tout va de travers. Personne ne le regardant, il sauta la barrière. Il sorti du métro dans la file des voyageurs pressés, et arriva enfin au boulot, espérant que son chef ne lui avait pas envoyé un mémo sur son téléphone – télé – Internet – GPS en panne. Il dit bonjour à l'hôtesse d'accueil, qui ne lui répondit pas. Quand il présenta son badge pour ouvrir la porte, celle-ci ne bougea pas. En désespoir de cause, il demanda à l'hôtesse de lui ouvrir. Pas de

réaction. Son collègue du bureau d'à côté arrivant, il se dirigea vers lui pour lui dire bonjour? Rien. Son patron plus tard, la secrétaire... Rien, encore aucune réaction. Comme s'il était transparent. Il se dit que tout le monde lui faisait une blague. Et après tout, si même le patron était de mèche, il allait les prendre au pied de la lettre et s'offrir la journée. Sauf que... que ce soit le marchand de journaux, la serveuse ou le patron du café, personne ne semblait le voir. Il déambula, cria devant des passants, essaya de les agripper, de les secouer, de leur faire reconnaître sa présence. Rien, rien et rien. Il ne pouvait pas y avoir autant de personnes de mèche, même pour une caméra cachée de la télé, quand même.

Il s'assit sur un banc. Machinalement, il avait pris son téléphone – télé – Internet – GPS. Machinalement, il le regarda. Sur l'écran, le message était « Crédit communication épuisé. 0 relation possible. Vous n'existez plus. »

Vinca

Je l'avais pris en grippe. Instantanément et irrémédiablement. Quoi qu'elle pu faire par la suite, je le ressentis comme une attaque. Le pire étant que, tout le monde la considérant comme la crème des crèmes, la meilleure copine incarnée, le summum de la gentillesse, il n'était pas question de broncher. Pas moyen de faire autre chose qu'opiner quand on me chantait ses louanges. De temps à autre, un soupçon d'histoire scabreuse me donnait de l'espoir. Mais, systématiquement, elle était démentie. Cela m'obsédait, me donnait des ulcères à l'estomac. Je tentais bien d'insinuer que sa perfection était suspecte, que l'on aurait dit un fossile d'un mythique âge d'or où l'humanité baignait dans le bonheur et la gentillesse. Tout cela touchait au plus profond de mon être. J'envisageais un temps d'aller voir un psy. M'enquérant d'un nom, ce fut elle qui m'en donna un. Ce qui eut l'effet immédiat de m'ôter cette idée de la tête de façon irréversible. Vaudou

et sortilèges me paraissait hors de propos. D'autant que, avec son bol habituel, sûrement quelqu'un d'autre aurait été touché. Je voyais rouge. Tout m'exaspérait et m'irritait. Jusqu'au jour où elle m'avoua m'avoir pris en grippe. Instantanément et irrémédiablement.  
vinca

## SAC ECOLO

Grande poche dans une petite poche, mini-sac qui en contient un plus grand, fait pour être laissé au fond d'un sac à main. Stockage de grande contenance dans l'espace d'un paquet de mouchoir. Bleu ciel, inscriptions vert fluo. Côté pile, désignation de l'objet, sa fonction, entourée de fleurs et de traits, comme une explosion. Côté face, logo, slogan, droits et sérieux comme des i. Sac plié et replié, prêt à sortir de son étui comme un diable de sa boîte, ou comme un prestidigitateur sort une ribambelle de mouchoir de sa poche. Scratch, velcro qui ferme, enferme, le grand sac dans le petit. Pour qu'il ne jaillisse de lui-même ? Sac à commission, à provision. Sac à sac, sac à tout, sac à rien.

Il avalait régulièrement plusieurs dizaines de fois son poids, sans que sa ligne ne s'en ressente durablement. IL sortait chiffonné de son manteau, se déplaçait de toute son étendue. Et on lui mettait dans le ventre litres de lait, yaourts et café. Quelques fois aussi, un livre ou un dépliant, ou un couteau. Parfois, c'était l'indigestion, le trop plein. Une demi-douzaine d'œufs un jour étaient ainsi passé par dessus bord. Ou pire, les coutures qui craquent, fin de l'histoire. Le sac réutilisable n'est plus utilisable, et part, comme ses confrères officiellement jetables, à la poubelle (non recyclable).

J'étais très contente, au départ, de mon acquisition d'un sac réutilisable. Son anse était assez large pour que je le mette à l'épaule, et il était suffisamment solide pour contenir les petites courses que je faisais. Je ne fis

d'abord pas attention, mettant sur le compte de l'étourderie la disparition d'un ou deux de mes achats. Ces lingettes, par exemple, j'étais sûre de les avoir acheté. Le ticket de caisse me le confirmait. Mais pas trace dans le sac. La flemme me faisait ne pas retourner au magasin pour les reprendre. Jusqu'au jour où, m'en étant aperçue avant d'être rendue chez moi, et voulant vraiment mes dosettes de café pour ma nouvelle machine, je revins au magasin. J'avoue que je pris la réponse de la caissière comme de la mauvaise fois de la part du magasin, ou de la malhonnêteté du client qui me suivait. Je changeais de magasin. Mais des achats manquaient toujours. Je changeais encore. Cette fois, le magasin proposait un étiquetage équivalent carbone. Je m'amusais à le regarder, sans vraiment en tenir compte. En rentrant, il me manquait ma compote mangue/ananas en portions individuelles et les assiettes made in China dont le bilan carbone m'avait sidéré. Ces assiettes, j'étais sûre de les avoir mises dans le sac : ils me les avaient emballées, protégées dans du plastique à bulles pour que je ne les casse pas, même dans mon sac fourre-tout. Et j'étais sûre aussi que l'ail venait du Mexique, pas de Lautrec comme le mentionnait l'emballage. Je fis quelques expériences, et dû bien me rendre à l'évidence. Mon sac était un militant écolo. Et, non content de me supprimer mes achats les plus polluants, il se mettait à les substituer. J'en fis alors un jeu – Mettant dans le sac des produits moyennement polluant (les très polluants disparaissant, j'évitais), et regardant ce qui en sortait.

Cependant, au bout d'un moment, les un ou deux produits au bilan carbone le plus élevé partaient, même s'ils seraient restés avant. J'éliminais donc les paquets individuels, les produits jetables, les produits frais venus du bout du monde... Arrivée à ce stade, et même avec des échanges de produits plutôt en ma faveur (les produits qui remplaçaient d'autres étant de la meilleure qualité possible, le prix ainsi gagné était, me disais-je, intéressant), je décidais que c'en était assez. Je voulu

changer de sac. Les sacs de caisse n'ayant plus cours, j'achetais un cabas. Qui craqua. Je le ramenaï. On m'en remis un autre. Idem, et encore le suivant. Je passais au panier d'osier, re-belote. Au bout du 3e, je tentais le caddie, les roues partirent. Cinq tentatives. Si j'allais faire mes courses en voiture, je tombais en panne. Les livreurs du supermarché ne trouvaient jamais ma maison. Le voisin oubliait systématiquement les courses qu'il avait promis de me faire. Sans sac, je faisais tomber la moitié de mes achats, ou je tombais moi-même... Je revins donc, contrainte et forcée, à mon sac écolomaniaque. Il y a six mois, il a décidé que la viande est trop polluante. Il y a un mois, je n'ai plus eu droit à un emballage, fut-il recyclable. Il ne me restait plus que les fruits et légumes (bio) de la région. Mais, ce matin, je n'ai pas retrouvé mes poires. Trop consommatrices d'eau, je suppose. Je n'ai maintenant plus qu'un espoir, réussir à cultiver de quoi me nourrir dans mon jardin. Sinon...

vinca

## ARIANE ET LE SMARTPHONE

Ariane avait un problème récurrent de localisation et une question obsessionnelle hantait son esprit. "Où suis-je ?" Ce n'était pas qu'une question de repérage spatial, c'était aussi un peu métaphysique. Elle avait même suivi quelques séances de psychothérapie pour savoir si cette question obsédante n'était pas tout simplement liée à son prénom. Pour savoir à tout moment où elle se trouvait, ne lui manquait-il pas tout simplement un fil, un lien, qu'il soit physique ou imaginaire ? Elle opta pour le lien physique. Après tout, les choses n'étaient sans doute pas aussi compliquées qu'elles y paraissaient, aujourd'hui les revues spécialisées regorgent de publicité pour les smart objets avec ou sans fil. Il lui

suffirait donc d'en trouver un. Elle trouva un téléphone avec GPS et boussole magnétique. Elle n'eut aucun mal à se faire conseiller par un vendeur patenté dans son magasin favori. Il l'assura que ce smartphone répondrait toujours à sa question. Peut-être ne saurait-elle pas qu'elle était en face de la boucherie Hallal de M. Bouteflica mais plutôt au No. 26 de la rue du Minotaure ou à la latitude 180, longitude 250. Mais c'était déjà beaucoup, pensait-elle. Eviter désormais tous ces aller-retour pour arriver jusqu'à la plaque indiquant le nom d'une rue, pouvoir se rendre sur un lieu de rendez-vous que toute la ville reconnaît comme l'endroit le plus couru du moment sans risque de s'égarer, elle qui s'égarait si souvent. Elle n'avait plus qu'à entrer des données et à planifier. Et puis c'en serait fini de ces hésitations chaque fois qu'elle devait répondre à la question "T'es où ?" elle n'aurait plus qu'à lire les données affichées. En somme elle pourrait se situer et les autres pourraient la situer. Car c'était ça aussi son problème, se situer et être située. Combien de fois n'avait-elle pas entendu la question "Mais enfin t'es où là ? " Smartphone en main, Ariane partit à l'assaut du monde extérieur, enfin rassurée. Les premières expériences se déroulèrent comme dans un rêve. Elle avait réponse à toutes les questions de localisation, mais le doute lui, rodait toujours autour d'elle et il ne tarda pas à revenir la titiller. "Alors Ariane, que fais-tu là ? " lui demanda-t-il de sa petite voix. Voilà qu'il ne lui demandait plus dans quel lieu elle se trouvait mais ce qu'elle faisait dans ce lieu. C'était peut-être cette voix qu'elle ne voulait plus entendre.

Bernadette

## LE SPECTATEUR.

**LE SOLITAIRE** observe dès son arrivée, ceux, faussement seuls, qui attendent un compagnon, un œil sur la montre, l'autre sur le portable. Ceux qui arrivent en



groupe, un ami, une amie, un parent, un enfant. Tous se regroupent, se rejoignent. Lui, seul dans la file, à côté d'inconnus, le temps de l'attente puis la salle. La salle où chaque siège l'attend, où il ne cherche pas une place pour deux, pour trois ou quatre. Il va devoir se décaler pour laisser son siège à un couple, une famille. Et l'attente de la séance, sans un mot, à feuilleter la gazette des séances entouré des bavardages, des baisers échangés et puis le noir enfin. Il s'éclipse des regards, se noie dans la masse jusqu'à la fin du spectacle, l'invitation pour deux cachée au fond de sa poche.  
Fabienne.

Le spectateur est un **ANIMAL TRISTE**. Déjà lorsqu'il se prépare devant son miroir, rien qui ne doive dépasser, dénoter, trahir son être profond. Il doit pouvoir se fondre dans la masse, puis dans la salle et jusqu'au fin fond de son fauteuil. Le plus souvent, il sort à la nuit tombée, s'habille de couleurs sombres, lustre sa chevelure, il pourra parfois se parer de quelques accessoires de couleur vive mais aux seules fins de faire ressortir ses vêtements sombres de base. A l'entrée de la salle obscure, il se range bien sagement dans la file d'attente, avance à petits pas ou fait du sur place en fonction de l'affluence. A la caisse, il demande "une place s'il vous plaît", s'acquitte de la somme demandée, suit le mouvement des spectateurs qui le précèdent. A l'entrée de la salle, il fouille du regard à la recherche de la meilleure place possible, pas sur les côtés, pas trop devant, pas trop derrière. Ce sera donc au milieu. Il s'enfile dans l'une des rangées centrales. Voilà, il s'installe, il éprouve une légère sensation d'étouffement mais après tout, n'est-il pas là au cœur de la salle de spectacle comme il le souhaitait, prêt à vibrer à l'unisson, à se laisser porter et pourquoi pas emporter. Le rideau se lève, une douce chaleur le gagne, il y est, il est au spectacle, il n'a rien à dire, rien à faire, juste à voir, entendre et peut-être sentir et ressentir, si le spectacle est bon. Il est venu pour recevoir, pour voir si

les acteurs jouent bien, si la mise en scène est réussie, si la bande son est bien en harmonie. Si tout y est, il n'aura plus qu'à applaudir, parfois même on ne lui demandera rien. Au cinéma, il lui suffira de payer sa place et de repartir, juste content ou frustré. Lorsqu'il quittera la salle, il pourra se targuer d'avoir aimé ou de n'avoir pas aimé, sans avoir vraiment à se justifier. Au fait, pourquoi n'a-t-il pas aimé ? parce qu'il n'a rien compris, parce que ce n'était pas drôle, parce que c'était trop noir. Trop ceci, trop cela, un peu comme l'on dit que l'on a trop mangé. Mais pour rien au monde il ne renoncera à d'autres spectacles, jamais il ne sera rassasié. Du spectacle, toujours du spectacle, c'est tout ce qu'il veut.

bernadette

**LE GRIGNOTEUR** est un spectateur qui ne peut rester plus d'1/4 d'heure dans manger. Activité qu'il exerce de préférence de façon bruyante. Ainsi, il privilégiera les nourritures dans des emballage qui ne peuvent s'ouvrir sans que toute la salle n'en profite. Si l'occasion se présente, il prendra du pop-corn, version seau, farfouillant dedans longuement et mâchonnant la bouche ouverte. À défaut d'autre chose, il se rabattra sur du chewing-gum, qu'on l'entendra mâcher à 10 mètres minimum. Si un métabolisme hyper-actif peut rendre compte de la fréquence de prise de nourriture, la nécessité du bruit engendré est, lui, mal expliqué.

Vinca

### **LE RONFLEUR**

Prenez une salle de spectacle, comme un théâtre à l'Italienne, un samedi soir de représentation à guichet

fermé. On s'est arraché les places dès leur mise en vente. C'est vous dire le privilège d'être assis là, pour voir et entendre l'ultime concert de la carrière du chanteur mondialement reconnu.

La salle est comble et bruisse des fauteuils qui soupirent et des aficionados qui s'interpellent. Puis les lumières faiblissent et s'éteignent, les applaudissements anticipés fusent, enfin le silence s'établit. Les spectateurs sont tendus vers la scène occupée par le petit homme vêtu de noir quasiment seul sous la lumière si ce n'est un Pleyel et son pianiste installés dans l'ombre, côté cour. Rien ne vient troubler les deux premières chansons, quand soudain rompant le charme d'une mélopée d'inspiration arabo andalouse, un homme accablé de fatigue et que sa femme a traîné au spectacle, à cette représentation exceptionnelle, rêve de toute une vie à n'écouter que des disques de son idole, l'époux donc, a osé s'endormir, pire manifeste ouvertement son épuisement, il ronfle.

Il a d'abord lutté, souriant à sa femme, lui cachant que pour être à ses côtés ce soir, il a annulé une réunion essentielle avec des émissaires gabonais, réunion prévue de longue date. Il lui a aussi dit qu'il n'était pas fanatique du petit bonhomme en noir, préférant plutôt les gros orchestres bien jazzy permettant ainsi de céder tranquillement à la fatigue sous le couvert des pétrarades des trompettes, des déflagrations de la batterie pendant son solo et de la rumeur permanente des basses.

Le filet d'air qui sort entre ses lèvres est d'abord régulier presque un murmure. Il est assis droit dans le fauteuil de velours rouge et inhospitalier, il donne le change à ses voisins, et personne n'a remarqué et sa femme encore moins que les autres tant son corps est tendu vers le chanteur solitaire, que sa tête s'est progressivement inclinée vers son torse et que d'étranges borborygmes s'échappent de la bouche devenue molle.

Il reçoit un coup de coude et ouvrant les yeux tombe sur le regard silencieux mais menaçant de sa moitié. Il lui sourit

-« Ca n'arrivera plus chérie, j'ai juste fait un petit somme, ça m'a bien requinqué, j'adore cette soirée. »

Elle, confiante et apaisée retourne à son chanteur mais il ne faut pas 5 minutes pour que le mari anéanti par sa semaine, ne reparte dans les limbes. Le chanteur, l'homme en noir entame un refrain plus animé tentant de couvrir l'animal ronfleur du

3 ème rang. Il monte d'un ton en puissance mais comme en réponse l'autre dans son fauteuil rouge vrombie de plus belle. La salle est ébahie par ce duo improvisé, par cette stéréo olympienne. Le chanteur devient hurleur, le ronfleur léonin, les spectateurs tétanisés, la femme est en pleurs. Ce qui était annoncé comme un tour de chant intimiste devient un cataclysme. C'est « le radeau de la méduse », « l'enlèvements des sabinés », « le massacre des innocents ». La salle en furie comme une houle assassine noie l'infortuné dormeur sous des huées vengeresses, la femme fuit sous l'opprobre, quant au chanteur ayant poussé sa voix vers des contrées inexplorées il gît aphone comme abandonné, vaincu par un souffle inhumain.

Pascale

## ETAT DES LIEUX

Avez-vous jamais noté au **34 DE LA RUE DES POTIERS** le cerbère de pierre veillant sur l'entrée ?

Edifié dès le haut moyen age,

Il défendait la rue tant des bandits de grand chemin que des voleurs de bas étage.

Son regard quand la nuit descend revêt une effroyable lueur rouge sang

S'animant jusqu'à incandescence s'il détecte le moindre mouvement

Et il fait pendant de ses yeux de feu

A la tour de guet sise au 22.

Oyez braves gens je vais vous conter  
La terrible histoire d'Armand Timothée

Armand potier de son état avait installé son échoppe au  
24

Et travaillait dur de longues journées, façonnant la boue,  
la terre et le plâtre

En levant les yeux un beau jour il vit

S'avancer Lisette et sa sœur Sylvie

Par tant de joliesse fut hypnotisé, sa bouche s'assécha,  
son travail cessa

Tel un incendie son cœur s'embrasa et il tomba raide les  
deux bras en croix.

Dès ce jour il n'eut plus de cesse que guetter la rue pour  
voir ses princesses

Son activité s'en fit ressentir et à ses clients dès lors dut  
mentir

Il tourne plus bien rond notre Timothée

Disaient ses voisins d'un air tourmenté

Or, ne se contentant de mirer ses belles en journée

Dans la sombre ruelle une nuit, il tenta d'entrer

Las, le cruel cerbère en gardant l'accès

De ses griffes acérées broya le potier

Oyez braves gens, allez-y, pleurez

La tragique fin d'Armand Timothée

Anne

**GAUCHE OU DROITE**, c'est selon.

A gauche, un conteneur, rouge rouille, dit aussi bidon.  
Bidon, bidon vide. Bidon, bidon plein ? Sur la partie  
haute, un bouchon rond, un robinet à deux orifices non

obturés. Numéro du bidon : 190. A droite, un seau bleu. Usage : mégots. A gauche : un porte affichette noir à fond plein : flyers, affichettes de concerts, spectacles, stages, ateliers. Vous voilà devant la porte, porte de gauche ou de droite, c'est selon le côté où vous vous situez. Sur la porte, il est écrit « Tirez la porte » Tirer ? pourquoi pas pousser ? Suivez les instructions. Ouïe, attention à votre pied droit ou gauche, c'est selon. Le rideau est encore baissé, personne ne vous voit, vous n'êtes pas encore dans la pièce. Vous êtes toujours dehors. Regardez bien, la peinture au sol est rouille. Lorsque vous apercevrez la couleur ocre, c'est alors que vous serez à l'intérieur. Recommencez. Tirez la porte, voilà, remarquez la couleur ocre au sol, vous allez pénétrer dans l'entrée. Deux paillassons s'offrent à vous. Un pour le pied droit, un pour le pied gauche ? C'est selon, vous avez le choix. Attention, la porte va se refermer, évaluez bien la distance à laquelle vous vous trouvez, votre bon doux séant pourrait être un peu bousculé. Au-dessus de votre tête, l'enseigne « sortie de secours ».

Pour entrer, tirez la porte. N'oubliez pas qu'il pourrait vous en cuire de ne pas respecter la consigne. Souvenez-vous d'Alice cherchant à passer de l'autre côté du miroir ou poussant les portes à la recherche de mondes merveilleux. Tirez donc la porte et portez votre regard vers vos pieds, car, si les ordres sont émis par votre cerveau, ce sont vos pieds qui vont passer à l'action. Savez-vous vraiment ce que vous risquez de trouver derrière le rideau baissé ? Non ? Savez-vous ce qui se cache dans l'imaginaire d'un écrivain, d'un metteur en scène ou d'un comédien ? En tirant sur la poignée de la porte, vous vous laissez un temps de réflexion forcément salutaire. Surtout ne la lâchez pas avant de savoir où vous allez poser vos pieds, puis, face à vous, repérez ce pilier robuste, sa couleur de chair frémissante dans la partie supérieure et au plafond. Au sol, la couleur ocre vous rappelle que vous êtes bien sur

terre. Vous pouvez maintenant avancer un pied, lorsque vous sentirez qu'il repose fermement sur le sol, que le sol est bien réel, qu'il n'est pas en trompe-l'œil, lâchez la poignée et reportez le poids de votre corps sur le pied laissé à l'extérieur. Au contraire, si vous avez l'impression que le sol se dérobe sous votre pied, il vous reste suffisamment de temps pour pousser la porte comme il est écrit à l'intérieur. Sachez que c'est pour cette raison que l'enseigne « sortie de secours » a été installée au-dessus de cette porte. Entrer ou sortir, vous pouvez toujours choisir, dedans ou dehors, ici ou ailleurs mais vous avez sans doute compris que ce qui est écrit peut changer une vie.

bernadette

Chut, les enfants écoutez bien, c'est l'histoire merveilleuse **D'UN PAN DE MUR....**

Avec de la terre crue, séchée au soleil on a fait des petits parallélépipèdes ;

Avec du sable on les a empilés ;

Tout était géométrique, vertical, horizontal....

Tout ? Vous êtes certains ?

Regardez bien...

un cercle, un rond, s'est caché....

Les autres, géométriques et uniformes ne voulaient pas rester près de lui ;

l'une est partie, un trou, un vide, souligne le cercle clandestin....

Le temps a passé et les briques ont fini par s'ennuyer dans ce monde rectiligne ;  
Quelques unes quittaient l'alignement, d'autres s'effritaient, se transformant en poussière légère et libre....

Plus tard, bien plus tard,  
Des briques cuites  
Des briques longues  
Des briques raisonnables  
Sont venues par la gauche,  
Rigidifier la vieille muraille.  
Mais encore une fois les dents du temps ont grignoté le nouvel appareil....

Alors l'homme est venu, a tout blanchi ;  
On ne sait plus quand,  
On ne sait plus qui  
On ne sait plus avec quoi...chaux ? Plâtre ?

Et la muraille uniforme s'est ennuyée...  
Plus de niche,  
Plus de poussière,  
Plus de sillon, ni de crevasses....  
La révolte grondait dans le monde des briquettes ;  
Quelques fois la rage faisait naître une cloque, une lézarde...  
Le blanc tombait ;  
Par ci par là, du cuivre, de l'oranger, du rouillé, de terreux, perçaient....  
Et un marteau a piqueté la couche étrangère blanche ;

Le mur respire  
Le mur revit  
Le mur éclaire la salle ;



Il est enrichi de cette aventure,  
Diapré de taches claires,  
Saupoudré de blancs à droite....  
Réunissant briquettes fantaisistes, et les « alignées ».  
yveline

**THEATRE DU GRAND ROND**, vous dites ?

Pourquoi le grand rond ?

Vous allez répondre « a cause du boulingrin »...et bien non !

Regardez ce théâtre, son mur de briques anciennes auquel les siècles ont laissé des cicatrices, des signatures....

Des briques de terre crue et des briques mécaniques plus récentes, sont disposées là pour ceinturer une anomalie, trace du passé mystérieux de la ville, dissimulée à 20 cm du sol...

Je vais vous dévoiler l'histoire :

Au temps de l'affaire Calas, dans une ancienne canalisation datant des romains avaient été dissimulés des documents importants qui auraient pu faire basculer l'opinion publique.....

Mais Calas a été exécuté ; les documents compromettants n'ont pas été découverts malgré l'aide des elfes ; ceux-ci, je vous le rappelle, vivaient à l'époque a proximité des humains.

Ces petits elfes donc ont été scandalisés par l'attitude des toulousains et de ceux qui les manipulaient ; ils ont décidé de dévoiler ces documents secrets.

Pour que cela puisse être vu par les hommes qu'ils jugent atrophiés des sens, ils décidèrent d'amplifier les choses :

Par quelque magie dont ils ont le secret, ils ont fait enfler la secrète canalisation de terre ; elle a enflé et un cercle parfait long et creux, de 2 mètres de diamètre.

On criait, on s'enfuyait, on s'effrayait.....un chant mélodieux s'échappait du tube, alors les fuyards s'arrêtèrent pour écouter ; s'ils approchaient du tube, ils trouveraient fatalement les documents ; la vérité allait éclater....

Il n'était pas possible de détruire par des moyens ordinaires ce que la magie des elfes avait fait crée ;

Alors, un très ancien mage de la montagne noire fut appelé.....Il réussit avec ses maléfices et la magie noire a contrer le sortilège pour un temps assez court et rendre au tube sa taille originelle ;

On fit construire à la va- vite, avant que quiconque ne s'approche trop, un mur de briques dans lequel on intégra l'ancienne canalisation et son parchemin secret ; les briques enserrant le tuyau qui, ainsi contraint, reste insignifiant ;vous le voyez encore tel quel, bien des années après....

On espérait ainsi que l'affaire fut oubliée.

Mais des potiers irréductibles veillaient : ils racontèrent l'histoire du grand rond et des chants merveilleux.....

Aux temps modernes, si on a oublié l'histoire du parchemin dissimulé dans une canalisation romaine, si on ne se souvient que peu de l'affaire Calas, on a gardé trace de cette histoire dans ce lieu : un cercle de terre cuite dans un vieux mur, les elfes restés présents ici, vous les croyez sans vie, peints sur les murs du théâtre....détrompez vous, et soyez attentifs.... ;

Il est resté ici de la magie , celle d'un endroit ou on aime venir écouter des histoires ; puissent dans ce lieu, le rêve, la liberté, le respect de la différence, rester présent !

Le nom du grand rond s'est perpétué à travers les âges ;

Vous connaissez maintenant la raison de cette appellation.

yveline

## LA TENTURE

Ils m'offrent leurs mains, presque chaque jour, par dizaine, des mains d'hommes robustes, calleuses, des mains parfumées, à la paume si douce. Je rêve qu'elles soient caresses à la tombée du soir, que l'on soulève ma jupe pourpre avec délicatesse, je l'ai fendu pour que l'on s'attarde. Un simple voile pare mes membres diaphanes. Il suffit d'un geste, d'un mouvement de leur part pour décrocher cette parure des pinces fragiles, que je les éblouisse. Mes yeux, de khôl mauve agrandis n'arrivent pourtant à les envoûter. Ils me poussent, me tirent sans ménagement, me laissent trembler dans les courants d'air.

Etre une femme. Une vraie. Un rêve. Un souvenir. Cela fait si longtemps. Mon corps de chair, de sang, ils me l'ont enlevé. J'étais pourtant si belle, si désirée déambulant sur la scène, vivant mon texte à la perfection. Je poussais les grandes portes battantes et j'étais la reine, la seule que les yeux regardaient. Mes traits fins, ma chevelure de fée un jour ont vieillis, imperceptiblement, le public s'est détourné.

Un soir de juin, un samedi, après la tombée du rideau elle était là, sur la coiffeuse de ma loge, me toisant de ses pétales roses, insipides.

Un œillet à la tige menaçante posé dans un verre sans eau. Le directeur n'avait pas pris le temps de m'attendre. Et je restais figée sur le seuil. Les portes ont été fermées à clé, les stores baissés et l'obscurité a pris possession des lieux. Cela a duré des jours et des mois. Septembre enfin est arrivé. Les portes se sont ouvertes de nouveau. Mon manteau pendait encore à la patère de ma loge. Que croyaient-ils ? Qu'un simple œillet me ferait partir ?

Maintenant je suis là, pour toujours. L'œillet s'est lassé d'attendre...

Fabienne Savarit

## INVENTAIRE.....

26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32  
La rue des Potiers, unité de lieu  
Bitume lessivé, ondée diluvienne  
Sur volets mis clos, stores et persiennes

26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32  
Un garage ouvert, deux garages ouverts  
Septembre pluvieux et des textes à faire  
Un rideau de fer, deux rideaux de fer  
Une entrée banale, la rue qui s'affaire

26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32  
Trois grilles fermées, une porte bleue  
Compteur EDF, rosace au 32  
Festons aux fenêtres pour draperies rouges  
Un voile de bambou et plus rien ne bouge

26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32  
Dentelles anciennes, corniche ouvragée  
Chapiteaux ioniens pour bâtisse âgée  
Bas-relief de pierre et porte cochère  
Guipures d'acier, salon à l'arrière

26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32  
La rue des Potiers unité de lieu  
Pas extrapoler au-delà de ça  
Mon champ de vision s'arrête net là.  
26, 26 bis, 28, 28 bis, 30 et 32.

anne

## LA MALEDICTION DE LA CHAISE NEUVE

Si une chaise neuve entre la la salle de bar d'un théâtre, les conséquences sont terribles et incalculables.

À l'origine de cette croyance, le théâtre du Grand Rond. À son ouverture, il s'était entièrement meublé de neuf. Les gérants avaient fait – pensaient-ils – une excellente affaire.

La première catastrophe fut une chaise qui céda sous un acteur, juste avant qu'il ne joue. Ni sa corpulence, très moyenne, ni son agitation ne pouvaient justifier mécaniquement cette chute à ce moment-là. Et, bien sûr, ses conséquences furent suffisamment sérieuses pour que le spectacle qui devait s'ensuivre n'ait pas lieu. Les spectateurs ayant déjà payé, le théâtre dû rembourser. Par sécurité, les chaises furent changées.

Le deuxième incident vit tomber un membre éminent du barreau de Toulouse, spécialiste des procès pour négligence. Les dommages et intérêts faillirent mettre le théâtre sur la paille. Il investit cependant dans un nouveau jeu de chaises, neuves, de qualité censément supérieure chez un fournisseur spécialisé dans les collectivités.

Le troisième incident, s'il n'eut de répercussion ni physique, ni financière, fut spectaculaire. La chaise où s'était assis l'artiste de l'apéro-concert de ce jour-là se démantibula bout par bout tout au long de sa prestation, pour s'effondrer finalement complètement quand l'artiste se leva pour saluer. Les spectateurs n'eurent tout au long d'yeux que pour la chaise et sa dégradation graduelle. Aucun d'entre eux n'aurait su dire en quoi consistait le spectacle qui venait de leur être présenté, ce qui était quelque part pire que les déboires précédents.

Le jour suivant, le théâtre fit appel à ses habitués pour meubler de chaises testées et éprouvées la salle du bar (et, tant qu'on y était, les tables suivirent – on n'est jamais trop prudent). L'institut de l'école fouilla dans la cave pour en sortir un vieux pupitre ayant servi sous les culottes courtes des écoliers, ainsi que des chaises pour tout-petits, interdites car désormais non conformes aux normes de sécurité drastiques en vigueur depuis quelques mois. L'employé de la sécu et celui de la CAF firent ressortir de vieilles chaises de bureau aux coussins recouverts de plastique gris, mises au rencart dans les années 80 après au moins dix ans d'usage. Un couple fit don d'une vieille table et de tabouret assortis ayant appartenu successivement à leur arrière-grand'mère, grand'mère et leur ayant servi aux débuts de leur mariage. Des chaises de velours rouge furent récupérées sur un trottoir un jour de ramassage des encombrants. La vieille dame du 1er, qui aimait venir aux apéros pour la compagnie, fit don de son canapé quand elle parti vivre chez sa fille. Un des bars de la place Dupuy céda aussi quelques chaises, de celles qu'on appelle justement « bistrot ». Des étudiants firent don de chaises pliantes, qui leur avaient servi tout au long de leurs années d'études, sans s'écrouler sous le poids des amis venus faire la fête...  
vinca

## LOGORALLYE

Le mannequin arriva en gare d'Austerlitz à 16 h 33 et ce fut moi qui dut la récupérer. C'est ses côtes seyantes qui me surprisent au premier regard ainsi que sa façon de se tenir dans la voiture, comme une petite fille qui aurait fait une bêtise. Les rideaux fermés sur sa demande pour lui protéger sa peau si blanche qu'elle en était transparente. Les feuilles des contrats d'une main et une cigarette dans l'autre, le cimetière se rapprochait d'elle. Elle le savait et acceptait ce jeu de comédienne au rôle unique et dont la règle d'or était de rester maigre à tout prix. L'âme de la profession étant l'anorexie, il était hors de question que j'engage la discussion sur la gastronomie. Ses lunettes de soleil aux formes si étranges et d'origine incertaine, me permirent enfin de rentrer en contact avec ce phénomène de foire moderne.

malib

Mannequin, nom d'un objet, d'un métier et de ceux et celles qui l'exerce. Nom masculin d'un métier féminin, qui a la cote, malgré dénonciations et scandales. Voiture, objet qui emprunte une voie ? engin conduit par un voiturier ? Les voitures passent derrière le rideau, ou devant.

Rideau, encore un étymologie obscure. Quelque chose à voir avec l'eau ? Ou non ?

Feuilles de papier, feuilles d'arbres, effeuiller la marguerite. Si arbre est gaulois, feuille l'est-il ?

Cimetière de feuilles. « À l'enterrement d'une feuille morte, deux escargots s'en vont... » Des comédiens ont-ils essayé de jouer ce poème ? Pas déguisés en escargots, bien sûr, ça rendrait le tout ridicule. Lame-entable, pour tout dire. Presque autant qu'un déguisement de serpent à lunettes. Tant qu'on ne tombe pas dedans (la lunette), tout dépend du milieu devant lequel on se produit.

vinca

Clef de voûte, clef de sol, clef à molette, clef à pipes, clef des songes ou clef des champs ?

A la moindre occasion, il ôtait ses lunettes, cessait net toute activité et prenait la clef des champs.

Elle était accrochée à l'entrée de la grange, partenaire complice de ses intrépides balades nocturnes.

Son champ favori était celui de Jules-Antonin Froment, qui s'animait invariablement au coucher du soleil. Y surgissaient alors des zigs, des gus, des vlangs et d'improbables slurps menant joyeuse sarabande parmi les hautes herbes pour conjurer le mauvais temps.

Sur le tableau, figurait également une clef de sol judicieusement mise à profit pour creuser de profonds tunnels offrant de solides abris durant les nuits de tempête.

Les tornades ravageuses de plus en plus fréquentes qui secouaient ce petit coin perdu nécessitaient de la part des autochtones une organisation sans faille.

Ainsi, la clef de do ouvrait-elle docilement les refuges anti-cyclone, celle de fa facilitait les face-à-face dans l'obscurité avec d'éventuels voisins d'infortune, celle de si, un rien pimêche, se montrait inconditionnellement circonspecte et il utilisait celle de mi, moitié pour son usage propre, moitié pour boucler à double tour dans la chapelle les tristes grenouilles de bénitier dont nul ne supportait la soporifique litanie durant les ouragans.

Nuit après nuit, typhon après typhon, elles minaient sans relâche de leurs pauvres genoux décharnés les prie-Dieu et les inconfortables tabourets mis à leur disposition par les dames patronnesses.

Mais quelle prière aussi fervente soit-elle, a jamais stoppé la progression d'un ouragan, je vous le demande ?

Lors des merveilleuses semaines d'accalmie qu'offrait la saison sèche, il était intermittent pour la Clef de Ré Enchantée, sympathique fanfare villageoise dont il tenait tout à la fois le rôle de trompettiste et trésorier.

Scrupuleusement, il additionnait les euros, parfois même les dollars déposés par les touristes dans la sébile



installée fort à propos sur un coussin près de la buvette  
dont il conservait d'ailleurs les clefs de la réserve.

Rédiger les contrats, renouveler les stocks, défrayer  
équitablement les musiciens, les chanteurs, les lucioles  
embauchées pour l'éclairage, tout, absolument tout lui  
incombait.

Enfin, las d'aligner fastidieusement les chiffres, il s'étirait,  
avalait rapidement un en-cas, enfourchait son antique  
bicyclette orange puis fonçait à la grange et reprenait la  
clef des champs.

anne

Clefs voyageuses,  
Clefs fugueuses  
Clefs mystérieuses.....  
Quirbajou,  
L'heure du départ,  
Bagages rassemblés,  
Douche expédiée.....  
Intrépides, nous avons déjeuné dehors,  
Paysage de montagnes embrumées,  
Peinture pointilliste, déjà l'automne.....

Sgleurp ! Ou sont mes clefs ?  
Sgleurp ! Et non, sont pas sur le volant,  
Ni même sur le tableau de bord.....  
Chercher, cherche, cherche,  
Tout le monde en émoi.....  
Monte, descend  
Vide le sac à dos,  
Vide les bagages ;

Tempête  
Dans ma tête  
Ouragan  
Dans le temps  
Coup de blizzard,

Qu'est ce que j'ai fait ? Bizarre...

Bénitier, médaille de saint Antoine, appel aux sorcières  
du petit miroir noir, supplier les korrigans évoqués hier  
sous les étoiles....

On soulève les tabourets, on cherche sous l'escalier,  
dans la trousse de toilette, même dans la douche...

Pensées intermittentes, refaire les gestes d'hier, soyons  
stratégiques...

Trompettistes de la mémoire,  
Accordéonistes des faits et gestes  
Violonistes du faire et défaire,  
Chacun cherche au même endroit,  
Chacun pose les mêmes questions....  
Euros du porte monnaie renversés,  
Frontale qui roule dans l'herbe sèche,  
Coussin du duvet secoué....

Une cinquième fois le sac à dos est vidé et fouillé, les  
poches explorées....

Un vers luisant dans les méninges chercheuses : la  
petite poche à portable sur les bretelles !!!!

C'est là qu'elles sont ;  
Rangées, sages, silencieuses....

Je vais pouvoir rentrer à Toulouse pour l'atelier  
d'écriture....

Gare aux radars....  
yveline

Les clés dans le caniveau glissent sur le fil d'eau. Sur les papiers laissés à l'abandon, les mégots détrempés. La main intrépide d'un enfant les attrape à la volée, ruisselantes de gouttelettes. « Sglup » ! laissa-t-il échapper, fier quand même de sa trouvaille. Elles sont bleues et jaunes, iraient parfaitement sur le tableau truffé de clous où toutes s'alignent à la maison. Attachées elles affrontent la tempête des mains en retard le matin, pressées, elles n'ont pas vu le bénitier depuis longtemps, trop longtemps. Il irait chercher le tabouret de la cuisine, le plus haut pour y grimper, se hisser jusqu'à ce tableau où tintent par intermittence, au grès des courants d'air, les pièces de fer à la tête ronde. Le sésame des trésors cachés derrière les portes de bois. Un trompettiste au coin de la rue, un bol à ses pieds l'observe. Il voudrait qu'il lui laisse cette clé à la place de l'euro habituellement désiré. Posé au fond de sa poche, si délicatement, sur un kleenex oublié devenu coussin, encore luisante des restes de pluie.

Fabienne

Clefs de sol, clé à molette ou clés du paradis ? E-clérez-moi !

Intrépide, il voulait résoudre ce mystère. De quelles clés parlait-on ?

Zgleurp ! La piste qu'il suivait, à défaut d'être fausse était vaseuse.

Pour compléter le tableau, il pleuvait sans discontinuer. Le genre de pluie qui ne fait pas même un arc-en-ciel, sous lequel chercher des clés. Ni une tempête, sauvage et spectaculaire à souhait. Les clés du bénitier, il les avait trouvées. Restaient celles du paradis.

Le tabouret du bar ne les dissimulait probablement pas, mais au moins il était à l'abri. Des coups de vent intermittent rendait la protection encore plus bienvenue. Le trompettiste lui avait donné la clef de sol. Une de moins à vérifier. La clef de fa semblait elle aussi hors du coup. Les clés de la réserve centrale des euros

?(l'équivalent européen de fort Knox) Celle-là, elles seraient difficile à récupérer. Il s'affala sur les coussins du bar, pour réfléchir, avant que l'alcool ne lui embrume définitivement les idées. Un ver luisant pris soudain la place de son verre à whisky. Clef des songes ?  
vinca

J'ai prise en grippe ; j'ai la jaunisse quand elle entre dans la pièce ; je crise quand elle ouvre la bouche, des attaques de tachycardie quand elle anime une réunion. Mon pouls devient fébrile et je n'ai qu'une envie : l'agresser !

L'agresser pour qu'elle ne bronche plus, l'agresser pour soulager la tension, pour que cesse cette violence qui va me faire des trous dans l'estomac....

Son attitude m'ulcère, le fiel qu'elle distille, il faut réagir pour protéger ma santé et mon équilibre !

Poser des mots avant qu'on ne devienne des fossiles, inertes, à force de se blinder, de se museler, de se durcir pour ne plus souffrir....

Espérer la toucher, c'est illusoire mais peut être au moins cela me soulagerait....

Le conflit ouvert vaudra sûrement mieux pour notre santé à tous, que cet irréversible sentiment d'impuissance devant ce monstre d'autoritarisme sans humanité !

Si tout le monde raisonnait ainsi, ce serait un sortilège, une seule contre 10....

Sans doute parce que chacun, replié sur sa douleur, son impuissance, rouge de rage contenue, se protège.....

Allez, faut rêver aux sortilèges ; tu craches ce que tu penses, ça sera contagieux et on fera face tous ensemble !

Yveline

Grippe, ça grippe, ça dérape, s'emballe, dans le sang, les artères.

Attaque la plante des pieds, la racine des cheveux. Chair de poule, chair rose, bariolée de piqûres, au gré de l'épiderme meurtri.

Bronche en silence, tousse dans ta manche, avance sous la couette les jours enfiévrés. Pose les degrés un à un sur le front.

Ulcère qui fond dans les profondeurs des abysses sanguins, bouillonnants des angoisses parsemées en surface.

Fossile tu deviens, plaqué au sol, mis à terre, mis à plat, aplati par les comprimés blanchâtres.

Touché au cœur, à la tête, découpé, lacéré au plus profond, vidé des boyaux emmêlés.

Irréversible destruction, pluie de squames nauséabonds sur le plancher de bois.

Sortilège des poupées piquées de toute part, sortilège des derniers jours. Pas encore prêts.

Rouge du sans qui s'empare des vêtements, des draps et noie la pièce pour la faire disparaître.

fabienne

Para-chute. Chute à côté ? Chute sans chuteur ? Chute au rabais ? Comme une parapharmacie ? Parer la chute ? Mais la chute a bel et bien lieu.

Différences d'interprétations. Parabole et parapluie, parasismique ou paradis ?

Compagnie, voilà un autre préfixe. Conversation, complément ou contribution ?

Rosée du matin, chagrin ? Ou rosé de Provence ?

Verre à dent, ver de terre, vertical (chute ascensionnelle, pas besoin de parachute), verrine et vair, comme les pantoufles.

Rocailleuse, qui fait cailler les rôts ? (contrairement à la racailleuse ?)

Nuage, nuageuse, nageuse nageant dans un nuage

Désir de nuage, matin cotonneux, douillet, chocolat et petits croissants

En général, un parachute peut être utile dans ces cas-là.

Vinca

Misanthrope, je n'ai jamais réussi à mémoriser la définition. Elle s'échappe à chaque lecture, ne s'imprime pas dans mon présent. Bidon est plus facile, il rebondit, résonne, chante les gouttes qu'il retient entre ses parois. Je dois m'améliorer me dit-on, savoir ce que misanthrope veut dire, oublier les bidons et la succession des mots à deux syllabes, trop simples, trop légers, parfois creux. Creuser les neurones, retenir la définition avant de décéder, ignare, ignorante. L'imprimer sur une fiche, la coller en vu, devant les yeux, cogner les mots contre le crâne si dur qu'il ne veut apprendre, cogner encore, faire rentrer de force cette signification imprenable, la faire prendre dans le bitume de mon petit savoir.

Fabienne Savarit

Logorallye

Misanthrope, mise en abîme, mis à la porte. Présent et passé mélangés obscurcissant le futur de nouveaux bidonvilles, améliorer la qualité de l'air au détriment des plus pauvres en une succession d'atteinte à la liberté personnelle. Décédée est la solidarité de l'humain. Il se fiche de tout et même de lui, ce qui est plus grave. Cet idiot ne se rappelle plus qu'il fait parti de la même planète et il a beau se cogner à ses idées reçues, il n'en sortira pas indemne. Il va se ramasser sur le bitume de la réalité.

malib

*Misanthrope* Brassens ?

Misanthrope Léo Ferré ?

La poésie est révolutionnaire,

La poésie est tord boyaux, tripes, émotions, instant  
*présent* ;

Instant,

Révolte devant l'injustice du monde,

Injustice....

Les textes *bidons* des chanteurs de la TV et de la radio,

« amour-toujours », ne vont pas *améliorer* la perception  
de la poésie subversive.

Même au prix d'écorner les images de l'humain,

dans les mots de ces poètes

et de toute une *succession* d'autres traînes savates,

il y a des fulgurances.

Il y a l'amour,

Il y a des idéologies *décédées*,

Il y a la mer, des gorilles, des albatros....

« Tu sors souvent la mer » cet air là me *fiche* le blues,  
m'inonde de joie....

*Cognez* les mots sur ce je ne sais quoi qui touche le  
cœur,

suscite l'émotion

et me laisse rêveuse, dans l'auto qui traverse le *bitume*  
de la nuit

avec la musique et les mots d'une cassette....

yveline

Merveilles au sucre, à l'anis, merveilles évanouies.

Merveilles d'un instant où l'on n'a pas pris le temps.

Impossible de repartir en arrière, de remonter on ne sait  
quel escalier du temps.

Instants perdus, capturés sur photos enfermées dans  
l'album, coincées entre les écorces des années.

Broyées, râpées. Merveilles avalées dans l'oubli.

Douteuses pensées pour un dimanche des amoureux.

Sens inverse, sens caché, sens perdu des images inculquées dans l'enfance.

Repartir en avant, se relever, les deux pieds bien à plat sur la terre, en équilibre pour une fois.

Recommencer encore.

fabienne

«La merveille des merveilles, je vous le dis, mesdames et messieurs va se présenter devant vos yeux ébahis, dans quelques instants, incessamment sous peu, ...».

Il traînait en longueur sur la présentation afin de lui laisser le temps de se préparer. L'écorce de sa robe faisait des siennes encore une fois mais elle savait comment s'y prendre. Elle avait juste besoin d'un peu de temps pour apprivoiser les branches rebelles qui s'échappaient de sa taille. Le sens de sa vie se trouvait là, dans ce combat avec la moitié d'elle-même et repartir rejoindre les siens dans la forêt était tout à fait impossible. Il fallait qu'elle affronte les humains, le temps en était venu et elle en sentait un besoin viscéral.

«... et voici la Femmarbre ! »

malib

## **WILLIAM SHAKESPEARE, LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE.**

« Et je te purgerai si bien de ta grossièreté mortelle... »

Le spectateur érudit se tourna vers sa voisine de droite et lui susurra à l'oreille :

« Et je te purifierai si bien de ta maladresse extrême.

mais on peut dire aussi

Et je te désinfecterai si bien de ton inconvenance fatale

Ou bien

Et je t'assainirai si bien de ta gauloiserie mortifère



Ou pourquoi pas  
Et je te dégorgerai si bien de ta grivoiserie létale  
Et puis aussi  
Et je te décanterai si bien de ta vicelardise destructrice  
Mais encore  
Et je te ferai déféquer si bien de ta polissonnerie  
meurtrière »

Puis plongeant plus avant dans le décolleté de la dame,  
il murmura :  
« et je te ramonerai si bien de ton inconvenance  
désespérée. »

Pascale

## SONGE D'UNE NUIT D'ETE

Comme il y a des êtres plus heureux que d'autres ! Ca c'est vrai, ça ne tombe jamais sur moi ! Je passe dans Athènes pour être aussi belle qu'elle. Il faut que j'aille courir demain matin. Sans faute ! Mais à quoi bon ? Démétrius n'est pas de cet avis. Il ne veut pas voir ce que voient tous, excepté lui. Tous, lui, personne ne me voit, je serai vieille et seule ; c'est sûre maintenant. Nous nous égarons, lui, en s'affolant des yeux d'Hermia, moi en m'éprenant de lui.

A des êtres vulgaires et vils, qui ne comptent même pas, l'amour peut prêter la noblesse et la grâce. L'amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'imagination. C'est sûr, la fille devant, je ne vois pas ce qu'il lui trouve ! On pourrait essayer d'imaginer ce qu'il y a en moi ! J'suis sympa dans l'ensemble ! Sympa et seule. Elle, elle a l'air d'une chieuse ! Chieuse et en couple.

Aussi représente t on aveugle le cupidon ailé. Je comprends mieux ! L'amour en son imagination n'a pas le goût du jugement. Des ailes et pas d'yeux : voilà l'emblème de sa vivacité étourdie. Etourdi ! Etourdi ! Il

ferait bien de se ressaisir, il me rate depuis pas mal de temps :

Et l'on dit que l'amour est un enfant, parce qu'il est si souvent trompé dans son choix. Même s'il se trompe, je veux bien essayer. Tu m'entends ? Je veux bien essayer !

Comme les petits espiègles qui en riant manquent à leur parole, l'enfant Amour se parjure en tous lieux. Car, avant que Démétrius remarquât les yeux d'Hermia, il jurait qu'il était à moi : c'était une grêle de serments. Tous pareils, mon ex., s'était des mots, des grands mots et puis plus rien, un jour je t'aime, un autre il n'est plus là. Et moi je suis là avec mon invitation pour deux ! J'allais pas rester à pleurer à la maison. Ah ! non ! J'aurais pu choisir plus gai !..mais aux premières ardeurs qu'Hermia lui a fait sentir, cette grêle s'est dissoute et tous les serments se sont fondus... j'ai pas oublié mes mouchoirs en papier au moins ! Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia. Alors il ira, demain soir, dans le bois, la poursuivre :

Fabienne Savarit

## **ETANT DONNE UN MUR QUE SE PASSE T-IL DERRIERE ?**

Munissez-vous d'abord de quelques objets indispensables, tels qu'une boussole, symbole d'objectivité, une boîte d'allumettes pour les nuits froides et sombres, un petit carnet avec son crayon, pour vous permettre si besoin est d'échanger des impressions philosophiques avec les indigènes. Ne vous chargez pas du superflu, la route risque d'être longue. Dites adieu à

vosre nombreuse famille ( vous en trouverez une autre sur place) et ne regrettez pas vos amis, ils n'en valent pas la peine. Vos cartes, d'identité, passeport, sécurité sociale, bleu, de visites, n'ont certainement pas cours là où vous projetez d'aller. Jetez-les.

Faites le vide en vous afin que l'espace libéré puisse à nouveau se remplir. Transformez le mur en miroir et traversez sans vous retourner. Mais avant de faire le grand saut, vous devrez dire la phrase magique, celle qui a hanté vos rêves, celle qui fait qu'aujourd'hui vous êtes face à vous-même.

Maintenant fermez les yeux et avancez d'un pas.

Vous êtes passé de l'autre côté du miroir, renoncé à ce qui vous a constitué, franchi le mur qui vous empêchait, contraignait, faisait de vous un être anodin, un parmi tant d'autres, un anonyme, une poussière.

Une brise odorante caresse votre visage et vous ouvrez les yeux sur ce parfum presque reconnaissable. Curieusement vous ne ressentez pas de sentiment d'étrangeté, comme si vous étiez enfin chez vous. Vous arpentez une rue banale, des réverbères et des voitures alignées le long de maisons propres, des lumières bleutées filtrent à travers les stores.

Vous marchez vers l'est, laissant là votre boussole, le carnet et son crayon tombent de votre poche, et lorsque vous tapez à la porte de 887 Avenue des Merveilles, une voix éminemment reconnaissable susurre à votre oreille : « Bonsoir chéri. »

Pascale

**ETANT DONNE UN MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIERE ?**

J'ai enfilé manteau ce matin, quitté la maison et pris le premier chemin. J'ai regardé le ciel, les yeux encore embrumés de soleil. Un oiseau passa, j'ai suivi la direction de son vol. J'ai suivi, les yeux vers le ciel, étonnée de la couleur des nuages. Puis je me suis arrêté, stoppée d'un coup devant un mur. Une enfilade de briques rouges au sommet duquel un chat cheminait. Je le regardai, étonnée. Mon cœur battait dans les tempes, j'attendis le silence pour réfléchir, imaginer d'où il venait, qui l'avait posé là. Je pris une craie, posa une interrogation sous la brique qui se lézardait. Le chat sauta de l'autre côté. J'attendis une autre question, laissa ma main blanchir une autre brique. De l'autre côté, il m'envoya un verbe : écrire. Il effaça les questions, barra les interrogations et me fit assoir sur le bitume. Je ne me souvenais déjà plus de la couleur de son pelage. Les jambes en tailleur, face aux briques, je souriais au ciel, soufflais dans les airs. Je me grattais le coin de l'oreille, posais un mot à la craie, le barrais, entendais le chat miauler et recommençais, rassemblais les idées avant de laisser la main suivre les pensées. Chaque point faisait s'affaisser une brique. Frénétique j'arpentais tous les coins de mon imagination, de ma vie, de toutes les vies, flottais sur le passé, creusais l'avenir, empilais les rêves d'enfants et d'aujourd'hui. Au fur et à mesure, brique après brique effondrée, je revis la tête du chat, ses yeux ronds me fixant, puis son corps tout entier. Alors, je vis ce qui se passait derrière le mur.

Fabienne Savarit

### **ÉTANT DONNE UN MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?**

Peu importe de quoi le mur est fait, qu'il soit physique ou imaginaire, il nous pose toujours les mêmes questions: qu'y a-t-il de l'autre côté ? Est-ce mieux ou pire qu'ici ?

Tout est question de positionnement et l'on espère être du bon côté. On peut rêver que ce qui nous manque ici se trouve là-bas derrière et des stratégies pour pouvoir

passer à travers envahissent nos esprits. On peut aussi croire qu'un peuple entier y est tenu prisonnier et on cherchera à l'abattre par tous les moyens. Ou bien au contraire il nous protège de grands malheurs et l'on fera tout pour le consolider. On peut de demander aussi, si quelqu'un extramuros se pose en ce moment les mêmes questions que nous et on a envie de l'appeler juste pour vérifier.

Malib

## **ETANT DONNE LE MUR DE LA REALITE, QUE SE PASSE T-IL DERRIERE ?**

Mur du quotidien :

Univers étriqué, vocabulaire convenu, langue insipide ;

Derrière,

un langage universel,

L'imaginaire, la création,

L'homme flotte entre les étoiles ;

Mur de la peur, du froid, de l'inconnu :

Dans un monde hostile les tribus ont inventé

Derrière, sur les murs des grottes,

Avec des pigments, avec des dessins,

Des rites,

Conjurer l'inconnu.

Mur du monde, sans passé, sans racines,

Lendemain incertains,

Derrière, par dessus le mur,

Les contes ont voyagé,

Dans le temps, dans l'espace, pour transmettre,

Pour guider.

Mur d'ennui de l'école,

Rédactions insipides,

Taches d'encre violette,

Règles d'orthographe,  
Derrière les fenêtres  
Rêvasseries, paillettes de soleil,  
La tête dans les nuages.

Mur de la souffrance,  
Incompréhension, confusion,  
Derrière les nuits moites,  
Derrière les questions existentielles,  
Aller chercher la signification des rêves  
Ouvrir la porte à l'inconscient.

Mur d'indifférence  
Couleur de la peau, différence,  
Passé esclavagiste....  
Derrière un homme, du charisme,  
Une phrase historique,  
Les murs tombent :  
« I have a dream ».

yveline

## PEAU/PIERRE

Il est écrit sur le mur, bien en hauteur pour ne pas qu'on l'efface, un avertissement en lettre blanche calligraphié par une main anonyme « Ne pas donner à manger aux murs-peau, Danger. »

Vous comprenez alors qu'il faut se tenir loin de ces êtres hybrides, au risque d'être contaminé et de finir englué dans la masse, ne sachant plus si vous êtes dévoré par la pierre sombre ou si c'est votre corps qui corrompt la surface verticale. Mais ces hommes, et ces femmes aussi, ne sont pas les victimes du mur, ils ont simplement fait le choix, un jour de désespérance, d'aller

voir de l'autre côté de la muraille. Sans portes ni fenêtres, ils ne restent pour ceux qui veulent savoir, que la solution d'être manger par le bâti qui les recracheras peut être de l'autre côté, celui dont on ne sait rien, dont on ignore tout.

On les voit au début de la métamorphose, encore humains encore fragiles, plus que tout autres, on sent le cœur qui pulse, la peau qui frémit sous la brise de Mai et rougit sous la morsure de Novembre. On voit le derme tanné en été et pâle, presque hâve sous le soleil d'hiver.

Au début de la transformation, on peut encore côtoyer les corps et passer la main sur les visages, burinés pour les plus anciens, suivant du doigt les rides sillonnantes qui vont du nez, palpitant, à la bouche entrouverte dont on sent le souffle rythmé inondant encore les êtres.

Mais après quelques mois, si on a le courage de s'approcher, on lit d'étranges marbrures dont on ne sait si c'est le temps qui passe ou la pierre qui s'installe. Les rides deviennent alors crevasses où se nichent des entités moussues et des larves parasites où se niche un monde microscopique. Les larmes ont entaillé les joues comme des ruisseaux creusent leur lit, émergeant des falaises.

On s'interroge, si le souffle perpétuel que l'on sent en s'approchant de la muraille, est dû à la respiration des corps verticaux ou à un vent venant mourir sur les saillies de ces protubérances équivoques.

Les plus jeunes appelés à ce destin tardent à la transformation. On sent la vie qui se rebelle et résiste à l'appétit minéral. Le teint reste frais plus longtemps, on devine des sourires émergeant des lèvres encore incarnat et on imagine le sang qui circule entre les prémises des méandres calcaires, irriguant, du cœur juvénile aux extrémités encore palpitantes qui pianotent machinalement sur la rugosité des moellons.

Et puis le temps et le mur et le temps et l'usure, un cœur de pierre sied mieux aux vieilles personnes qu'ils deviennent tous, ceux qui n'ont pas peur de quitter et qui espère peut être de l'autre côté du mur...

Pascale

## PEAU-PIERRE

Il devient moi. Creusé par le temps. Friable. Il effrite son ennui à arpenter mes pierres. Jours après jours, il se dissout dans le gris de mon ciment. Il devient tout ce que je n'aime pas en moi. Il devient le poreux, le froid, la dureté de ma façade. On ne peut plus le toucher sans sentir le cœur de pierre qui a envahit tout son être. Je fus un mur neuf, un mur récent, une nouveauté pour les promeneurs. Je suis devenu, au fil du temps, un jouet pour les graffitis et les fissures. Les cicatrices laissées par les passants d'un jour n'ont jamais guéries. Lui, l'habitant du quartier m'a vu me transformer, a essayé de maquiller mes années sous des couches de peinture aujourd'hui fanées. Il a vieilli lui aussi, courbé par le temps, il s'est adossé à ma pierre des jours durant pour observer le vol des oiseaux, penser à l'hier et au lendemain. Il s'y est oublié. A pris la couleur du calcaire et s'est figé sur une idée qui passait.

Il est là avec moi, pour toujours, pour tous les jours ensoleillés ou pluvieux. Nous sommes deux, scellés à la terre, l'un dans l'autre, caressés par le vent, rongés par la mousse qui grimpe. Nous nous affaïsserons ensemble, tannés, taillés. Nous deviendrons cailloux, gravillons piétinés et referons peau neuve sur un autre mur, une autre façade peut être. Ou bien le vent nous éparpillera, grains de sable survolant la terre pour se dissoudre au fond des océans.

Fabienne Savarit

## LA PEAU-PIERRE.



Chine : carrières identiques,  
Cellules fossiles ;  
Cœur de pierre sur mur mélanome,  
Uniforme macadam,  
Mur lépreux.

Affiche cicatrice, pub frisson,  
Personnage solide, rigidité de dolmen ;  
Le mur t'a dans la peau,  
Tu as un cœur de pierre ;

Peau à peau,  
Pierre à pierre.  
Tous deux,  
La peau et les os.

,  
Réfractaire, tu jettes la première pierre,  
Le mur frissonne,  
L'homme est une fronde, silex, galet...  
Il écorche le mur, à fleur de peau.

Au mur l'affiche,  
Tache de rousseur  
Tache de douceur  
Code barre ;  
Dessous, l'homme, statufié.  
Yveline

## ECRIRE

Attendre le silence.  
L'écouter s'installer.  
Sortir le cahier.  
S'asseoir dans le fauteuil.  
Replier les jambes.  
Y poser le cahier.

Tenir le stylo entre les doigts.  
Attendre.  
Réfléchir.  
Se laisser aller.  
Regarder le plafond.  
Regarder le cahier.  
Poser un mot.  
Le barrer.  
Rassembler ses idées.  
Laisser le stylo suivre sa pensée.  
Tourner la page.  
Relire.  
Réécrire.

Fabienne Savarit

Il faut tout d'abord se trouver une table de travail, la nettoyer et s'assurer que la lumière la baigne suffisamment. Puis se trouver un siège, ni trop dur ni trop mou. S'y installer confortablement. Sur la table on aura pris soin de mettre un verre d'eau et un cendrier pour les fumeurs. Prendre le cahier et l'ouvrir sur une page vierge. L'aplatir d'une caresse de la main. On peut maintenant prendre le stylo. Vérifier par un léger gribouillis qu'il fonctionne. Se gratter la tête car cela stimule la réflexion. On peut enfin faire danser la bille du stylo sur la feuille.  
Malib

## REVER

Mettre son manteau.  
Sortir de la maison.

Prendre le chemin du travail.  
Penser aux courses à faire, organiser la semaine,  
Croiser le vol d'un oiseau.  
Imaginer d'où il vient.  
Ne plus penser aux courses.  
S'étonner de la posture d'un chat.  
Sourire au ciel.  
Quitter la terre.  
Souffler dans les airs.  
Le corps présent, la tête ailleurs.  
Faire un bond dans le temps.

Fabienne Savarit

Pour rêver les yeux ouverts, il suffit de fixer un point dans l'espace et de laisser son esprit se détacher de la réalité. On s'aperçoit que les sons n'arrivent plus aux oreilles et que l'objet que l'on regarde n'a plus de consistance. Il flotte et nos pensées avec. On peut ainsi rentrer de plein pied dans notre monde idéalisé.

Pour rêver les yeux fermés, il suffit de s'allonger dans un endroit calme et de se laisser aller aux divagations de nos pensées.

malib

## UN SAC

Dans la poche de devant, trois-quatre galets multicolores, brillants, presque vernis. Je les retire doucement, ils sont mouillés. L'aspect vernis est en fait l'humidité qui les recouvre encore. Sous les galets, deux

brindilles de bois tarabiscotées, blanchies par la mer. Je regarde autour de moi, personne. Pourtant le propriétaire du sac doit être penché le long de la plage, à chercher quelques coquillages. Une adolescente peut être, fabriquant un tableau marin pour occuper le temps. J'ouvre la grande fermeture, un sac en plastique transparent s'apprête à s'envoler. Je cherche un portefeuille, une étiquette, mais rien, pas un indice. Seulement une clé de voiture, massive, attachée à un porte clé d'une marque automobile. Autour de moi les dunes, la mer et des chemins qui s'enfoncent dans la forêt de pins. Une île sans voiture. Il a du arriver par le bateau de neuf heures. Aujourd'hui. Ou hier. J'ai agrippé le sac plastique vide, découvrant une paire de chaussures de ville noires, usées, des chaussures de femme. Elle a du se déchausser pour marcher sur le sable ou enfiler des chaussures plus souples pour enjamber les rochers. La marée est basse, elle s'est éloignée surement. Deux chaussettes bleu marine, tirebouchonnées en coton, obstrues les chaussures. Une femme, pieds nus, à marée basse...

Tout au fond je retire un carnet à la couverture jaune à spirale, un carnet de note aux pages blanches. Elle y a dessiné les galets, collé des brindilles de bois et essayé de décrire l'horizon. Elle devait être assise là où je me tiens, le cahier sur les genoux, mordillant férocement le crayon jeté au fond du sac. Elle a du tout abandonné là, inachevé. Pensant écrire des merveilles sur cette île presque déserte, elle avait tout laissé sur le continent, ses papiers, son argent, enfermés dans le coffre de la voiture. Elle avait du débarqué par le premier bateau, arpenté les chemins à travers les pins et trouvé un endroit désert. Elle avait essayé de libérer ses pensées sans y arriver. Elle s'était déchaussée et avait disparu.

Fabienne

## RETABLIR LA VERITE

Elle attrapa son sac mauve. Au fond, il y avait déjà un stylo noir, elle ajouta le petit carnet à spirales bleu sur lequel elle décrivait ses journées, pas ses secrets car il ne ferme pas à clé. Juste des mots pour se rappeler qui l'avait chagriné, qui l'avait amusé. Elle ajouta un paquet de jeu de carte pris au hasard, quelques mouchoirs, s'aperçut qu'elle ya avait laissé un mouchoir tâché de sang qu'elle retira vite et jeta à la poubelle. Le scoubidou commencé la veille et quelques fils. Elle ouvrit le porte monnaie mauve, s'assura qu'elle avait un peu d'argent, ajouta un élastique pour ses cheveux et retrouva la boucle qui lui avait fait saigné l'oreille la dernière fois. Elle accrocha à la sangle du sac le petit chien en peluche aux yeux globuleux comme gardien de ses trésors et descendit l'escalier, prête pour passer la nuit chez sa meilleure amie. Sur la table du salon elle chipa trois bonbons au caramel, deux carambars, qu'elle enfouit dans la petite poche de devant.

fabienne

## MON SAC

J'ai enfin retrouvé mon vieux sac en cuir noir tout râpé qui me sert pour mes expéditions nocturnes à la recherche d'objets perdus. Il est presque vide, ce qui signifie que la pêche n'a pas été formidable. Peu m'importe la quantité, ce qui m'intéresse c'est l'impact émotionnel que va me procurer chaque chose glané au hasard de mes ballades. Quand je le vide c'est une foule de personnages qui apparaît dans mon salon. Ce soir une vieille dame maghrébine c'est invitée avec sa vieille robe, son foulard et surtout ses rides profondes qui me font penser à l'écorce des arbres. Elle a un sourire qui en accentue la profondeur et laisse entrevoir une dent couleur or. A ses côtés un sans papier avec des imprimés administratif de demande d'asile, pourrait être son fils. Il y a aussi une gamine qui a perdu ses gants et

qui râle car c'était ses préférés, et aussi cette ouvrière  
qui a oublié sa pomme pendant la pose. Avec eux, je me  
sens moins seul.  
malib

## RENCONTRES EN CASCADE

Comme tous les matins, j'allais d'un pas tranquille au jardin botanique, pour ma séance de Tai-chi.

Je posais mon sac sur le banc, sorti mon bâton et entrepris les gestes lents. Le jardin à cette heure de la journée était quasiment désert, les rayons du soleil commençaient juste à assécher les traces de rosée. Je me concentrais sur mes mouvements.

La séance terminée, je retournais vers le banc et constatait la présence d'un jeune assis près de mon sac, il me regardait. Je ne l'avais pas entendu arriver, ne l'avais pas senti m'observer. J'allais récupérer mes affaires pour m'installer sur un autre banc, en vue d'y faire une petite sieste, quand le jeune homme me pris à partie.

Etrange propos : il me demanda si j'aimais la pêche. Je n'étais guère enclin à la discussion et pour y mettre court, je lui répondit que je ne pratiquais aucune chasse quelle qu'elle soit.

Mes affaires récupérées, je m'éloignais de quelques bancs.

Le lendemain, de défaillant pas à mes habitudes, je me rendis au jardin. Au même endroit, le jeune homme était présent, comme m'attendant. J'étais dérangé dans mes solitaires habitudes.

Aucuns mots ne furent échangés, quelques regards seulement.

Le lendemain il était là, le surlendemain aussi, le voyant à nouveau je l'interrogeais du regard en même temps que je me demandais la raison de sa présence : n'avait-il pas mieux à faire, être au travail, aux cotés de sa compagne... ? Je reçu en retour un sourire accompagné d'un hochement de tête.

Une semaine durant il était présent tous les matins à observer mes exercices de Tai-Chi et faisait maintenant partie de mon environnement, du cadre du jardin botanique. Cédric, je ne connais que son prénom, je m'étais habitué à lui.

Dimanche n'est pas un jour comme les autres pour moi,, ce jour là précisément je m'octroie un peu de divertissement, je romps les habitudes de la semaine, et me promène là ou mes pas me guident. J'entrais dans un parc que je ne connaissais guère, un parc avec un étang, des animaux : canards, cygnes, un parc très animé, bruyant avec des enfants perchés sur des jeux urbains multicolores, et en bruit de fond les voix enjouées d'une chorale.

Curieux de mieux entendre ces chants, je me rapprochais, m'assis non loin et dévisagea un à un les chanteurs. A ma grande surprise je vis Cédric parmi les membres de la chorale. Désormais j'étais l'observateur. Peut-être reviendrais-je dimanche prochain ?

Céline

Cédric Vitennox parcourait le jardin public tranquillement. Il se sentait bien, au soleil du mois d'avril, à regarder les enfants jouer et rire, les vieux assis sur des les bancs qui se lézardaient au soleil. Des idées lui venaient pour le one-man-show qu'il était en train d'écrire mais il n'avait pas de stylo sur lui : il demanda à plusieurs personnes mais il fit chou blanc.

Comme le jardin public jouxtait un collège de campagne, il en prit la direction. Deux profs fumaient une cigarette devant l'entrée du collège. Cédric se dirigea vers eux et leur adressa la parole : « Est-ce que l'un d'entre vous aurait un stylo à me prêter, s'il vous plaît? » Les deux profs se regardèrent et secouèrent la tête en guise de dénégation.

« Mais si vous voulez, j'en ai en salle des profs » dit la plus âgée des deux en ajoutant: « Si vous voulez bien attendre que j'ai fini ma cigarette...



- Mais bien sûr, madame...
- Soulier. Mais vous pouvez m'appeler Martine...
- C'est d'accord, Martine, j'attends que vous finissiez vos pointillés. »

Ils parlèrent tous trois de tout, de rien et de leur contraire jusqu'à écrasement de ladite cigarette.

Martine put donc prêter un stylo à Cédric, qui, immédiatement nota plusieurs idées sur son calepin. « Vous parlez d'un artiste! Toujours un calepin et jamais de stylo!

- C'est mieux qu'avoir calepin et stylo sans avoir d'idées! »

Leur conversation passionnante dura ainsi une petite quinzaine de minutes au cours desquelles Martine Soulier montra à Cédric Vitennox la proximité de la forêt, d'un club hippique ainsi qu'une vue sur la montagne. Cédric ne l'interrompit pas alors qu'il connaissait l'endroit depuis plus de huit ans.

Il se dit que ce serait une bonne idée d'aller méditer entre les conifères : il demanda donc à Martine s'il pouvait lui emprunter son stylo et elle acquiesça. Cédric prit donc la direction de la forêt en sifflotant. Arrivé dans la forêt un aigle fondit sur lui et prit son calepin entre ses serres. Cédric hurla à l'aigle : « Reviens! Je t'échange mon stylo contre le calepin! » Mais l'aigle était déjà loin et ne se retourna pas. Vincent.

Le stylo rogné lui était resté en travers de la gorge. Et puis, Martine Soulier n'admettait toujours pas que l'on puisse encore faire des expériences sur les grenouilles. Assise sur un tronc d'arbre abattu par la dernière tempête du siècle, elle cherchait à élaborer un plan, le regard tourné vers le ciel, intriguée par le vol d'un rapace qui semblait avoir trouvé une proie pas ordinaire. A son âge, la cinquantaine bien sonnée, elle voulait mettre fin à ces actes de torture, sa fin de carrière ne pouvait pas en pâtir. Sa verrue sur le nez, qu'aucun dermatologue

n'avait jusqu'ici réussi à éliminer lui valait déjà d'être la risée de ses élèves et même de ses collègues. Tenace, opiniâtre, elle allait enfin mettre à exécution ce plan qu'elle avait maintes fois imaginé dans sa tête. Elle ferait tout pour relâcher les grenouilles encore vivantes qui se trouvaient dans le labo des sciences naturelles. Elle décida qu'il lui fallait trouver un étang ou un bassin d'eau douce, le plus loin possible du collège, le coassement des grenouilles passant en général difficilement inaperçu. Lors de ses dernières vacances d'été sur la plage du Pin Sec, elle avait observé une juxtaposition de constructions assez inattendue. Une rangée de blockhaus, vestiges de la seconde guerre mondiale, à quelques centaines de mètres un parking, et de l'autre côté des dunes bordées de pins, n'avait-elle pas aperçu là un bassin d'eau douce ? L'emplacement, loin des habitations, serait parfait pour les grenouilles vivantes. Elle se souvenait de cette femme, Mme Irma, serviable et débrouillarde, rencontrée sur la plage, qui lui avait confié comment accéder à l'intérieur des blockhaus. Dans son élan, Martine Soulier avait aussi conçu le plan de tenter la résurrection des grenouilles conservées dans le chloroforme et de mettre au point un baume à base de bave de batraciens, dont la principale vertu, avait-elle entendu, était de faire disparaître les verrues. Ces blockhaus feraient donc d'excellents laboratoires. C'est ainsi qu'elle arriva dans sa Kangoo bringuebalante chargée de caisses et de bocaux bruyants. A peine avait-elle garé son véhicule sur le parking, qu'elle reconnut la silhouette marchant dans le sable. C'était bien elle, l'affable et ensorceleuse Mme Irma. Elle l'observa.

Bernadette.

Manque texte vinca

Eva sortit de la maison vers seize heures. Elle avait rendez vous au coin de la rue avec ses copines. Elle s'assit sur le muret, les branches d'un thuya lui

chatouillant le dos, son sac mauve posé près d'elle. Elle était le plus souvent la première, avançant le rendez vous de quelques minutes pour apprécier le paysage de la rue avant que les jacasseries de ses amies fassent s'envoler les oiseaux. La première arriva en courant, elle ne pouvait pas rester, devait partir aider sa mère, elles se verraient demain à l'école. Un signe de la main et elle disparut au coin de la rue. Eva attendit encore, suçant un bonbon au caramel qu'elle avait sorti de son sac. Au loin elle aperçut un homme en salopette de travail. Elle détourna les yeux pour ne pas attirer l'attention, espérant qu'elle ne serait pas seule quand il sera à sa hauteur. Il marchait lentement, balançant le regard à droite et à gauche.

Un gamin, soudain, freina brutalement juste devant elle, lui cria de ne pas attendre sa sœur, et d'un ton content lui apprit qu'elle était punie.

L'homme se rapprochait, elle pouvait distinguer des tâches de peinture parsemées sur la salopette, un homme vieux et mal rasé. Elle n'arrivait pas à se décider, partir et rejoindre la maison ou attendre qu'il passe, sans le regarder, pour profiter encore du coin de la rue.

Un mouvement l'intrigua, il se baissa, ramassa un objet qu'elle n'arrivait pas à distinguer et qu'il enfouit dans son sac. Puis il reprit le balancement lent de la tête à droite, à gauche. Il passa devant Eva sans même la regarder. Elle s'était figée, n'osant respirer de peur de se faire remarquer. Il s'arrêta de nouveau, se baissa, ouvrit son sac, laissa tomber sa prise et continua, s'éloignant. Eva s'était levée. Elle n'avait jamais vu cet homme dans le quartier et, à bonne distance, le suivit. Il l'emmena le long des quais. Il s'était encore baissé à plusieurs reprises et avait vu une pomme disparaître dans le sac. Elle se dit qu'il cherchait à manger par terre, qu'il devait dormir sur les bancs de pierre le long du fleuve. Mais il ramassa un briquet vide, un ballon dégonflé et un papier griffonné. Elle était intriguée. Il finit par s'asseoir. Elle fit de même à quelques bancs de distance. Un par un il

sortit les objets du sac, les regarda dans tous les sens, les caressa, souriant, son regard les transperçait. Il ne lui faisait plus peur. Elle ouvrit elle aussi son sac, examina tous ses trésors. Elle laissa sa main vagabonder à l'intérieur et choisit le scoubidou vert et jaune. Elle le posa bien en vu sur la pierre blanche et pris le chemin de la maison.

Fabienne Savarit

Le chantier s'est fini plus tôt aujourd'hui, j'ai enfin terminé de peindre cet affreux bâtiment. Cela va me permettre d'aller me promener le long du fleuve et sur les quais. Je pourrais glaner quelques trésors oubliés par des quidams que je ferais revivre chez moi plus tard.

Comme c'est l'été il y a beaucoup de passages, propice à une pêche aux objets trouvés. J'ai le regard baissé, à l'affut de la moindre merveille pour ma collection quand je percute une femme. Je me confond en excuses mais elle ne m'en veut pas, elle s'interroge sur ma recherche et veut m'aider. Un peu intimidé et encore un peu secoué de l'impact, je la remercie de son aide et ne sachant pas mentir, lui avoue le sens de ma quête. Je suis sûr qu'elle va me prendre pour un maniaque obsessionnel et qu'elle va tourner les talons illico. Elle n'en fait rien, elle est comme intrigué par mon histoire et veut en savoir plus. Devinant mon malaise, elle propose de continuer la discussion dans un bar tout proche, j'ai envie de refuser mais je ne veux pas être désagréable et puis je me suis promis de me socialiser un peu. Cela ne m'engage à rien, un petit café et hop, je pourrais repartir pour mes recherches.

Une fois la commande passée elle revient à la charge, elle veut savoir ce que je fais de mes trouvailles. Je finis par lui avouer les réunions émotionnelles que j'organise le soir chez moi, une fois mon sac vidé, comment apparaissent ces personnes qui ont laissé quelque chose pour moi, comment je les respecte en les invitant chez moi pour partager un instant, comment je me suis confectionné un catalogue des matières perdues,

comment ... Soudain ma bouche se ferme, mon regard se baisse et je m'aperçois que je viens de parler pendant un quart d'heure sans m'arrêter. Elle me tend la main et se présente. Elle dit qu'elle s'appelle Josiane mais que je peux l'appeler Josy avec un i grec, qu'elle est coiffeuse à mi-temps, qu'elle est célibataire sans enfant, qu'elle aime se promener le long des quais, qu'elle adore les comédies romantiques ainsi que les bonbons acidulés, les tagliatelles carbonara, le camping à la mer, et aussi manger une glace en tongs, et faire les soldes et ... Ce trop plein d'information me donne la nausée et je ne l'entend plus. J'avale mon café, tente de retrouver mes esprits et faire bonne figure. Elle m'a écouté, il faut à mon tour que je l'entende mais c'est un vrai moulin à paroles et je n'arrive pas à la couper. Je profite d'un instant où elle boit pour bafouiller qu'il faut que j'y aille. Elle a l'air peinée et me donnant son numéro de téléphone me fait promettre de l'inviter chez moi « en tout bien tout honneur » rajoute-t-elle.

Une fois dehors, je respire mieux. Peut-être que c'est trop tôt ou bien que je ne suis pas près, il me faut de la patience et je repars l'esprit tranquille vers ma pêche. J'ai tout de même eu un vrai contact humain, aujourd'hui !

Malib

Manque texte marie